

Nrc

REVUE DES ÉLÈVES DE
L'ÉCOLE CENTRALE PARIS



ÉVASIONS

N°6
JUN 2015

L'ÉDITO

"De la vraie aventure, quoi."

-Tu trouves pas qu'il y a une drôle d'odeur dans l'air depuis qu'on est arrivés ? Ça sent... le fumier, non ?

-De toute façon, je t'avais dit qu'on aurait jamais dû venir. Il n'y a que du charbon à perte de vue, ici.

-On nous en avait pourtant promis des merveilles, des châteaux, des découvertes, des contrées exotiques, des monstres mythiques...

-Oui ben franchement, je rêvais pas de ça. C'est comme le coup de la Normandie, le charme des maisons en moins. On nous avait vendu un cadre bucolique avec de belles filles franchement pas dégueulasses, et j'ai bien cru mourir d'ennui au final. Je préférerais le coup de la cathédrale à Paris, le Moyen-Âge et tout... ça, c'était exotique ! De la vraie aventure, quoi.

-Tu sais, parfois il faut savoir laisser les choses s'installer. Qui sait, au détour d'une des rues de ce gourbi, on trouvera peut-être quelqu'un d'assez intéressant pour nous emporter avec lui.

-C'est quoi ce bruit ? On dirait le vagissement d'un animal prêt à mettre bas.

-La seule chose dont je puisse être sûr, c'est que ça se rapproche dangereusement.

-Ça ne me dit rien qui vaille, ce truc. On dirait bien une manif' ou un genre de révolte... Je pense qu'on ferait mieux de partir d'ici fissa, si tu veux mon avis.

-Toi qui voulais de l'aventure, il y a pourtant l'air d'y avoir de quoi faire ici, finalement. Allons nous mêler à cette foule ; pour peu que l'on crie assez fort avec eux, il ne devrait rien nous arriver de trop grave, et on pourrait même y apprendre deux ou trois choses au passage.

-Bon mais après on part d'ici, d'accord ? Il y a quand même plein d'autres trucs à voir dans ce magazine... Je suis sûr que ça sera bien plus agréable que de nous écorcher la voix à gueuler des trucs qu'on comprend à peine. On nous parle de tout plein de choses que des gens ont fabriquées dans leurs petits cerveaux et qui créent de beaux souvenirs dans les nôtres.

-Bon, alors partons explorer les pages qui se profilent devant. J'espère seulement que cela se finira bien pour ces mineurs, et ce Lantier dont ils n'arrêtent pas de crier le nom.

-J'espère pour eux que ce sera plus joyeux que notre expérience précédente. Dans mes souvenirs, la dernière fois qu'on a traversé un magazine comme celui-là c'était pas franchement du bonheur rayonnant.

-Ne jurons de rien : on ne sait jamais à quoi s'attendre, avec un Centralien, qui sait - on a déjà vu des pianocktails, des élucubrations, des couleurs et des machines à rêves surgir des esprits...

Baptiste BARREAU
Alexandre LEGAY

Rêve

4

Out of the Woods, Anaïs TA
Kristofferson's- Baptiste AUBCEUF
Petits Pois, Félix NADIN
Le Malfrat qui Lisait du Fantastique, Clément NICOLLE
PLUIE, Baptiste BARREAU
Photographie, Bertrand CAPLOT
Feu Follet, Valentin BAILLARD
Photographie, Cédric KUI



26

Retour

Au Fond de Cette Boîte, Baptiste BARREAU
Horizons à Rayures, Valérie GIRARD
Orig'amis, Clément NICOLLE
Photographies, Bertrand CAPLOT
Interview de Vincent MÉZIL, recueillie par Jérémy FRAISSE
Planche de *La Guerre des Sambres*, Vincent MÉZIL
Réveil Difficile, Alexandre LEGAY

Écume

44

Évasion, Aubin CORTALE
Cuisine Locale, Héroïse TSCHORA
Photographies, Bertrand CAPLOT
Interview d'Antoine, recueillie par Baptiste AUBCEUF
Road Maps For The Soul, Clarie ALSPEKTOR

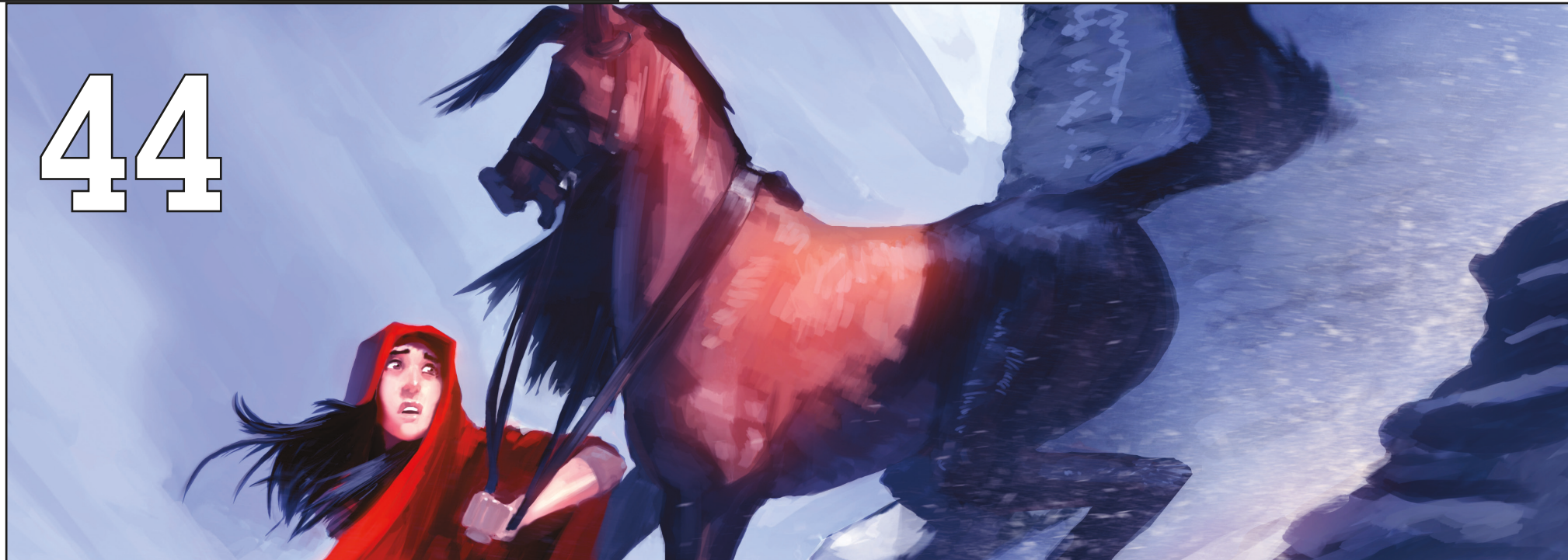




ILLUSTRATION : Out of the Woods, Anaïs TA

Rêve

Kristofferson's

TEXTE : Baptiste AUBCEUF

« Vous gênez, là. »

Patrick se pencha en avant, avec toute la componction nécessaire à son statut de type qui gênait, et plia un peu le troisième pan (le plus petit) du lit de camp qu'il trimballait avec lui sur le tapis roulant. L'homme auteur de la parole susmentionnée, qui était heureusement très grand, mince, très sec, chauve et protestant calviniste, comme tous les auteurs de citations dans ce goût-là, parvint à se glisser dans le petit interstice. Seulement, dans le processus, ses chaussures triangulaires se virent polies par la brosse continue qui borde ce genre de tapis roulant dans les aéroports et ailleurs. Dans un élan d'effroi, de maniaquerie, de Pavlov, et de mannequinat propre à ceux qui ne supportent pas qu'autrui qu'eux touche à leurs chaussures, l'homme détruisit avec ses pieds le nez de Patrick. « Ce n'est pas grave, ne vous inquiétez pas, je vais me débrouiller. »

Mais l'homme était déjà parti. Il appartenait également à la catégorie enviable de ceux qui marchent sur les tapis roulants pour aller plus vite.

Patrick regardait désormais le sang s'échapper de son nez par jaillissements pour aller ruisseler dans les nervures finement dessinées des marches du tapis roulant, et s'engouffrer dans les précipices étroits entre les marches, et former en-dessous un fleuve infernal, type Charon ou Styx, qui devait couler parallèlement au sens de progression du tapis, imaginait Patrick. Cependant, son regard était

distrain par la centaine d'affiches qui recouvraient les abords du tapis roulant, qui arboraient toutes des mots en Century Gothic en anglais et en français, dont les uns n'étaient pas la traduction littérale des autres, et qui portaient dans leur coin inférieur droit la mention « ISaintEtienne », stylisée en Impact et en vert. Avant qu'il soit tiré de sa rêverie par la finitude du tapis roulant, Patrick se tenait debout au milieu du grand hall véranda de l'aéroport, son lit de camp deux places toujours sous le bras.

Deux ans qu'Helena était partie acheter des cigarettes. Au début, Patrick ne l'avait pas crue, il avait demandé à voir. Et puis elle lui avait montré son billet pour New York. Deux ans qu'elle lui avait dit qu'elle reviendrait. Au début, Patrick ne l'avait pas cru, il avait demandé à voir. Et puis elle lui avait montré son billet retour pour Saint-Etienne, daté d'exactement dans deux ans, daté d'aujourd'hui. Il avait souvent essayé, en arpentant les rues délétères de son propre appartement, grises et éclairées au néon sempiternellement, de l'imaginer dans les rues de la Grande Pomme, montrant son visage poupin et en quête de cigarettes à tous les grossistes et tous les vendeurs au détail de Harlem à Battery Park. Mais souvent il avait oublié son visage.

Et maintenant, elle était là, sous la tour de contrôle en porte-à-faux, rongant des ongles pourtant pas trop décharnés, avec ses fausses boucles d'oreilles en diamant, et ses cheveux bruns à peine calcinés

par le chauffage de terrasse sur roulettes qu'elle déplaçait avec elle comme seul bagage. Elle portait à chaque poignet, même celui précédant la main dont elle se servait pour écrire, quatre bracelets qu'on n'aurait pas portés il y a seulement dix ans, parce qu'ils avaient l'air d'être sortis non indemnes d'une machine à laver de favela ; c'étaient les bracelets qu'on portait pour dire qu'on avait voyagé, ou qu'un membre de sa famille avait voyagé. Dans les yeux énormes d'Helena n'était plus détectée la surprise qui les animait quand ils étaient jeunes : désormais leur énormité, tout comme la culotte en jean ras-la-fouf qui englobait la raideur de ses cuisses naissantes, ne transcrivait plus que l'immensité du monde qu'elle avait vu là-bas, en achetant ses cigarettes, et contre l'émerveillement duquel elle s'était petit à petit immunisée. Elle n'avait plus de cils.

Elle s'avança vers Patrick, avec son déhanché de movie star californienne, le chauffage de terrasse suivant, comme attiré gravitationnellement par sa maîtresse à l'air si dense, et si vide en même temps. Des gens passaient entre elle et Patrick, avec un temps d'exposition plus ou moins long ; Patrick reconnut soudain la femme de l'homme du tapis roulant, tant elle ressemblait à son mari. Elle traquait en harpie d'autres gens, pour leur dire qu'ils faisaient des miettes dans l'aéroport avec leur sandwich ; mais elle ne voulait pas le leur dire tout de suite, attendant d'avoir collecté à l'aide de son aspirateur portatif assez de ces miettes pour leur mettre sous le nez et leur prouver

qu'ils commettaient du tort à tout le monde. Pendant ce temps son mari, l'homme du tapis roulant, précédait l'entière procession, tirant avantageusement profit de la nationalité asiatique des autres gens, et de leur propension à le considérer, lui, comme une attraction touristique, et à le suivre. Comme, comme le préconisait sa religion, le mari suivait sa femme, le cortège avait une trajectoire parfaitement circulaire, qui révolutionnait autour d'Helena, prouvant par l'expérience qu'elle était bien astrale.

Finalement Helena parvint devant Patrick. En quête de reconnaissance, elle colla son nez minuscule à la pomme d'Adam de Patrick (qui n'était pas très proéminente elle non plus), et attendit le verbe. « Tu es belle.

- Tu saignes. J'ai du sang dans les cheveux ?

- Oui, j'ai amené un lit : je me disais que tu serais peut-être fatiguée après ton voyage. Mais si tu n'es pas fatiguée, on peut faire autre chose. J'ai vu qu'il y avait une duty free zone.

- Non c'est bien, dormons. »

Alors Patrick, comme empli d'une grâce divine – car il commençait à prendre conscience de la solennité de l'instant, avec cette danse macabre perpétuelle et ridicule qui tourmicotait autour d'eux, eux le heilige Paar enfin réunis sous l'image, réfractée par la véranda gigantesque, de la voûte étoilée estivale –, déplia complètement le lit de camp, aussi onduleusement que s'il avait secoué une housse de couette pour homogénéiser son contenu (une couette). Après avoir suggéré d'aller mander une couverture horrible et des draps blancs auprès de l'automate qui assurait l'accueil

des passagers, Patrick s'entendit répondre par Helena : « Non, il fait chaud, on n'a pas besoin. »

A ces mots, elle quitta ses vêtements ; et tandis qu'autour d'eux les autres gens quittaient un à un la ronde par des trajectoires tangentes, ils s'allongèrent côte à côte sur le lit de camp et firent des efforts pour s'endormir.

Patrick ne dormait pas. Il regardait le ciel, et les étoiles dedans, et s'émerveillait de ce que ça ne changeait pas, de ce que c'était toujours le même ciel que celui qu'il contemplait quand il était petit et revenait la nuit du spectacle de fin d'année et que les rues étaient désertes. Helena avait changé. Patrick ne pouvait pas dire s'il aimait ça ou pas. Il avait toujours eu l'impression qu'elle était trop bien pour lui avant, et maintenant, il l'avait toujours. Il avait perdu beaucoup de sang, déjà : depuis quelques minutes, son corps entier baignait dans son sang, qui commençait à se déverser à côté de lui, du côté de Helena, et à souiller une à une les mailles de ses bracelets de lave-vaisselle.

Tout par un coup, il se sentit serré. Il sentit sa chemise se serrer, et c'est comme si, en plus, il y avait eu une troisième personne dans le lit. Patrick roula précautionneusement hors du lit, et après avoir un instant joué dans la mare de son sang comme un petit enfant pour lequel les éclaboussures sont un plaisir neuf, il se recentra sur son objectif : posté sur la descente de lit, de façon à laisser dépasser juste ses yeux du bord du lit, il se mit à épier ce qui se passait de l'autre côté, du côté de Helena, et au-delà. Derrière elle, derrière le profil sans aspérité de ses seins ronds en ombres chinoises, qui rappelait à Patrick la couverture

“Il avait toujours eu l'impression qu'elle était trop bien pour lui avant, et maintenant, il l'avait toujours.”

bon marché grise et noire d'une édition des Mille et Une Nuits qu'autrefois, pendant ses études, il lisait à l'aube avant de se coucher, il vit soudain se lever, dans un ronflement assourdissant, un ventre énorme, un ventre d'homme ou de femme enceinte, dont les poils en forme de xis minuscules, qu'il discernait à la lueur des veilleuses des appareils de la tour de contrôle dans l'arrière-plan, encadraient hideusement le nombril, retroussé et énorme lui aussi à sa façon, comme un deuxième petit ventre sur le ventre de son papa ventre.

Pris d'une peur panique, Patrick rassembla ce qu'il lui restait de sang et de courage pour se lever en hâte ; peut-être par espoir d'immoler par le feu cette couche funeste qu'il avait eu le malheur de partager, mais peut-être par mégarde, il renversa d'un coup de paume de la main le chauffage de terrasse ; mais le fait est qu'il se dirigea droit vers la verrière la plus proche, sur laquelle il frappa avec ses poings de toutes ses forces. Un pan entier de la véranda s'effondra, et, comme Patrick regardait en l'air, avant que ses yeux ne soient définitivement invalidés par la pluie acide de débris qui s'abattait sur lui et qu'il accueillait comme une bénédiction, les paumes de mains tournées vers le ciel, il se souvint de la campagne l'hiver, quand il l'arpentait avec Helena, et que des pluies pas non pareilles à celle-ci leur donnaient envie de rentrer, mais qu'ils restaient dehors pour mieux les subir et tromper leur

“Mais souvent il avait oublié son visage.
Et maintenant, elle était là.”

ennui en regardant la neige sur laquelle ils avaient imprimé leurs empreintes rupestres se transformer en gadoue. Heureux comme on peut l'être en l'instant magique qui précède sa mort, Patrick se laissa choir par l'embrasure béante de la grande véranda, avant que son cadavre écrasé en contrebas ne se fasse rouler dessus successivement par deux avions de chasse qui décollaient à l'aube pour le défilé ayant lieu aujourd'hui.

Kristofferson ouvrit les yeux, et tout ce qu'il vit à l'aide d'eux devant eux fut son ventre énorme. Il se rassura immédiatement en se disant qu'il était doté d'une barbe blonde à laquelle il laissait libre cours, mais pas comme un rabbin, et se rassura doublement en contemplant à son flan le corps de Helena, qu'il aimait. Elle ouvrait les yeux elle aussi, et, si elle avait été chez elle, elle aurait peut-être été en train de préparer le petit-déjeuner. Kristofferson lança : « On rentre ? »

- Oui d'accord. Tu as vu, Thérmy est tombé.

- Oui, j'ai l'impression qu'il ne fonctionne plus. Mais il fait chaud en ce moment.

Comme ils se rhabillaient, ils virent l'homme du tapis roulant, qui s'était jusque là tenu dans un coin confidentiel de la pièce en ignorant complètement le rôle de la monnaie fiduciaire, façon de parler, s'avancer vers eux. « Vous repartez, vous aussi ? »

- Oui. Vous aussi ? s'enquit faussement Kristofferson.

- Oui, nous raccompagnons à sa publique school notre fille expatriée.

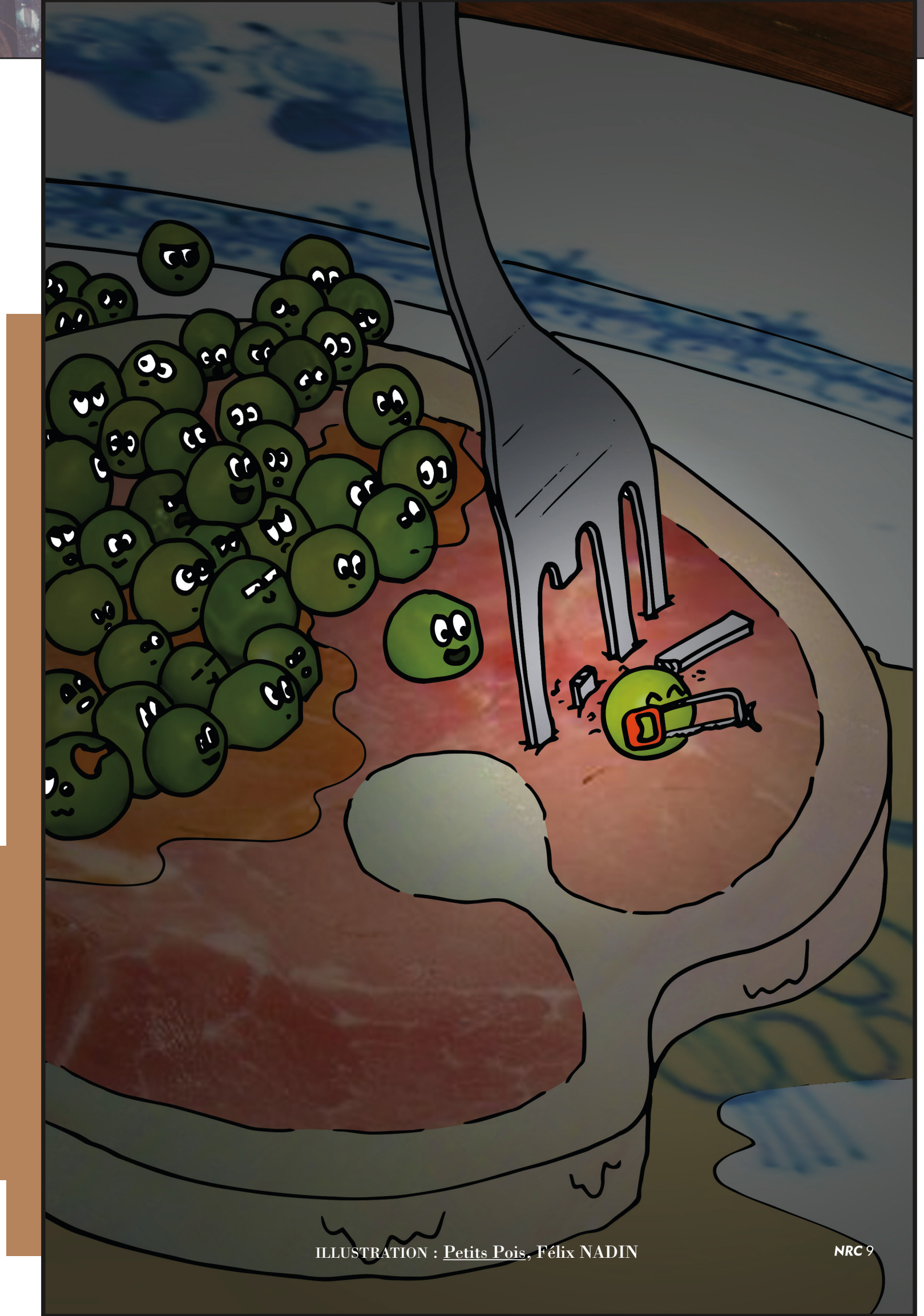
Près de l'angle de Bedford Avenue avec la huitième rue Nord à Brooklyn, sous l'un de ces ciels williamsbourgeois qui, l'été, font paraître les rues suintantes étonnamment larges, se trouve, coincée entre une laverie municipale et une boucherie kasher dont le bail est à céder, une boutique qui porte, sous la forme de lettres d'acajou sculptées en

italique à même sa façade, le nom de Kristofferson's. C'est dans cette boutique que pénétrèrent, le 13 août dernier, Kristofferson et Helena, main dans la main, de façon parfaitement symétrique au sein du chambranle de la porte d'entrée vitrée qui venait d'être laissée apparente par le rideau de fer relevé, comme s'ils entraient dans un dessin de propagande communiste pour se marier.

A l'intérieur de la boutique, qui était tout en longueur comme ces cales de voiliers dans lesquelles on aimerait bien passer quelques heures si les voiliers n'étaient pas voués à naviguer sur l'eau, et tapissée de rangées de casiers numérotés du même bois que l'enseigne Kristofferson's, Kristofferson alla lestement se réfugier derrière le comptoir, dont il ouvrit un tiroir grâce à une clé attachée à son poignée par un chouchou dont il se servait parfois pour former avec ses cheveux gras et épars un catogan. Il en sortit une boîte, qui lui fit dire : « Tu en veux un ? »

Helena acquiesça silencieusement, mais radieusement. C'était des cigarillos. Elle ne fumait plus de cigarettes depuis deux ans.

“Les paumes de mains tournées vers le ciel, il se souvint de la campagne l'hiver, quand il l'arpenait avec Helena.”



LE MALFRAT QUI LISAIT DU FANTASTIQUE

Texte : Clément NICOLLE

Les pas approchant résonnaient dans la grande enceinte comme les gouttes d'une clepsydre tombant sur un damier. Le son d'un épais trousseau de clés tintait régulièrement par-dessus ce métronome aux échos. Dans leurs cellules, les détenus s'avançaient jusqu'aux grilles, retenant leur souffle. Ils attendaient cet instant depuis le lever du soleil. Les pas cessèrent comme cesse un orage, et les clés s'élevèrent jusqu'à la serrure. Dans un grincement métallique, la porte tourna sur ses gonds.

— Bonjour Jojo, c'est ton jour aujourd'hui. Tu vas pouvoir enfin sortir.

— Nan.

— Comment ça « nan » ?

— Ben, nan. J'sortirai pas.

— T'es libre Jojo, t'as purgé ta peine, c'est bon. Alors fais pas l'enfant et ramène-toi que je te conduise jusque dehors.

— J'sortirai pas, j'vous dis.

— Ah ça alors, des trouillards en vingt ans de carrière j'en ai croisé, mais quand il s'agit de se tirer d'ici j'ai jamais vu personne broncher. Qu'est-ce que tu nous fais Jojo ? Allez, viens, suis-moi.

— Nan, j'compte bien rester là. Pouvez-pas m'en empêcher quand même ?

— Un peu qu'je peux ! T'as plus le droit d'être là, faut laisser ta place. Tout va bien se passer dehors, on va pas te lâcher comme ça, on va t'aider à te ré-insérer.

— Tssss. Pas de ça. Amenez-moi le bibliothécaire.

Sur le dossier judiciaire de Jojo, il était inscrit « cambriolages en série ». La première trace de son ADN retrouvé dans une maison datait de dix ans avant son inter-

pellation. Au total, la police avait pu l'impliquer dans une centaine de vols.

Lors de son interrogatoire il avait expliqué avoir travaillé avec différents comparses. Le premier était un ami d'enfance. Ça leur était venu comme un jeu, comme un défi qui, une fois accompli et la dose d'adrénaline obtenue, leur avait laissé des trésors dans les mains. Et une envie de recommencer. Il avait expliqué qu'il prenait simplement chez d'autres ce que la vie ne lui avait pas donné, s'attribuait des richesses que la société dans son égoïsme manquait à lui octroyer. Une maison n'est jamais qu'un grand coffre-fort de vie, et Jojo enlevait un peu des trop-pleins des autres pour améliorer la sienne.

Il rencontrait ses acolytes par des amis communs, dont la devanture clandestine aurait pu être « Revendeurs de bijoux, tableaux et objets volés en tous genres ». Avec certains, la collaboration n'avait pas duré plus d'un soir. Il avait horreur des violents, des agités, des cagoulés dont la tension de l'esprit s'exprime dans un tumulte des gestes. Rentrer dans une maison était affaire de patience et de finesse, comme on ouvre une huître, et y trouver la perle requerrait de la technique. En outre, Jojo faisait plus affaire de psychologie que de brutalité, s'interrogeant sur la façon de vivre de ses victimes pour deviner si elles étaient dignes d'intérêt avant de trouver leurs cachettes. Il faisait preuve de méthode, et les rares fois où il était tombé sur des équipiers grossiers, brisant,

"Sans
scrupule il
éventrait les
ouvrages, en
arrachait
les pages
comme des
poignes de
tignasse, en
balançait les
couvertures
squelettiques
avant de
laisser
tomber sur
elles le
tombeau de
l'étagère
évidée "

déchirant, salissant sans raison aucune, était sorti de la maison pour attendre dans le jardin.

La campagne était en effet son terrain de prédilection. Non qu'on y trouve plus d'objets de valeur qu'en ville, c'est même sans doute le contraire. Mais les habitations peuvent y être isolées. On s'enquiert facilement des habitudes d'une famille, et leur intérieur vaste donne l'espace nécessaire à des fouilles intelligentes.

Les seuls déballages manifestes de violence dans ses casses concernaient les bibliothèques. Les gens aiment à glisser des enveloppes d'argent liquide entre les pages des livres, comme si l'auteur dans ses mots imprimés leur avait assuré de veiller à leur sûreté. Sans scrupule il éventrait les ouvrages, en arrachait les pages comme des poignes de tignasse, en balançait les couvertures squelettiques avant de laisser tomber sur elles le tombeau de l'étagère évidée. C'était là sa méthode.

Son arrestation fut le fruit d'un mauvais concours de circonstances. La justice a cela que ses filets ont de larges trous mais qu'ils ratissent souvent, et qu'à passer entre les mailles pour des délits importants on peut se faire rattraper pour des fautes mineures. En l'occurrence Jojo sortait d'un casse. Il était assis sur le siège passager de la voiture menée par Bonnet-M, comme on le surnommait dans le milieu, car au lieu d'une cagoule il portait sur sa calvitie

un bonnet noir au bord retroussé, si bien qu'on eût dit un grand champignon sombre. Une camionnette de flics se dressa sur le bord de la route et on leur fit signe de s'arrêter. Un instant d'hésitation flotta à la façon d'un nuage de fumée, et Jojo le dissipa en posant sa main sur la cuisse droite de Bonnet-M. Fuir aurait été une bêtise. Il se gara sagement. Le coffre était rempli d'objets dérobés.

Il alla directement à la case prison. Pour cinq ans.

Lorsqu'il ne s'attaquait pas à une maison la nuit, Jojo usait ses semelles à surveiller des cibles potentielles, joindre des connaissances pour refourguer ses butins ou bien se débrouillait pour les revendre lui-même. Le reste de son temps n'était guère troublé. Il fréquentait bien quelques bars, où il retrouvait des piliers, et se plaisait à aller au cinéma voir des films américains le week-end. Ses journées étaient finalement assez paisibles. Pourtant

ce qui le frappa en premier durant ses premiers jours de détention fut l'ennui.

La vue forcée des mêmes murs délavés et écorchés pendant plus de vingt heures par jour lui donnait la nausée. Il eut la sensation que son cerveau se comprimait comme son espace vital. L'inactivité et le confinement le frappèrent chacun sur une joue, et il réalisa pour la première fois à quel point il avait été libre avant cela, libre de gestes et de regards.

Ainsi, il saisit rapidement l'importance de se montrer avenant avec ses gardiens, éduqué et poli. Il put obtenir des petits boulots qui lui permirent de s'échapper quelques heures. Il avait servi à la cantine, recousu des vêtements de détenus, fait du nettoyage. Qu'importait la tâche en elle-même pourvu qu'elle fût de l'autre côté des barreaux qui striaient son champ visuel.

On le laissait aussi participer à des activités. Souvent des personnes de l'extérieur venaient organiser des sessions sous le couvert d'une association. Il avait fait du théâtre, de la sculpture, des origamis, s'était même essayé à la guitare. Mais comment voulez-vous devenir Manitas de Plata avec une heure de pratique par semaine ? La prison se doit d'être un lieu pour vous punir, non vous faire éclore. Vous y êtes condamnés à un exil de l'esprit et des mains.

Il découvrit un jour en examinant le planning des activités que la prison disposait d'une bibliothèque. Il sourit d'abord en imaginant les gardiens y planquer leurs économies, et quel sort il lui réserverait alors. Il s'y inscrivit.

Ce n'était pas une bibliothèque comme celle qu'il voyait chez les particuliers, une simple étagère contre un mur du salon, à vertu de décoration pédante. Celle-là avait toute une pièce consacrée et se composait de cinq rayons. Des fauteuils étaient disséminés dans les coins et les allées, et quelques personnes s'y trouvaient paisibles, presque immobiles, laissant échapper commentaires ou grognements. Était-ce bien la peine de sortir de son mutisme cellulaire pour venir se statufier en ce lieu ?

Du premier livre qu'il engloutit il avait oublié le titre. Il avait peiné à en venir à bout, car la lecture s'était faite moins naturelle avec les années passantes et négligentes. Mais revenaient à lui les relents doux de ces soirées d'été où, la fenêtre grande ouverte en l'attente d'une brise salvatrice, l'adolescent qu'il était lisait des bandes dessinées colorées faites de gags et de superhéros. Aussi s'étonnait-il que son esprit fût à présent assez mûr pour apprécier ces chaînes de mots sans larges illustrations décoratives.

Finalement il ne participa bientôt plus qu'à l'activité bibliothèque. Il prenait plaisir à laisser son index effleurer les tranches des livres ordonnés, pour s'arrêter sur un, et s'y plonger à loisir. Il pouvait lire assis, adossé à une étagère ou en déambulant dans l'allée. À le regarder ainsi

on eût dit un moine récitant ses liturgies. Il en devenait presque heureux d'être emprisonné. Les histoires lui procuraient des émotions et des rêves que son imagination n'avait formulés, repoussaient les limites des terres explorées par son esprit. En dépit de son enfermement, il se sentait libre durant quelques heures, s'évadait pour des contrées nouvelles.

Ses yeux vinrent un jour se poser, à la façon une pie sur sa branche, sur ce discours adressé à Faber au pompier Montag, tous deux complices d'un grand braquage contre la société entière dans Fahrenheit 451 : « Les livres sont faits pour nous rappeler quels ânes, quels imbéciles nous sommes. Ils sont comme la garde prétorienne de César murmurant dans le vacarme des défilés triomphants : « Souviens-toi, César, que tu es mortel. » La plupart d'entre nous ne peuvent pas courir en tous sens, parler aux uns et aux autres, connaître toutes les cités du monde ; nous n'avons ni le temps, ni l'argent, ni tellement d'amis. Ce que vous recherchez, Montag, se trouve dans le monde, mais le seul moyen, pour l'homme de la rue, d'en connaître quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ce sont les livres. » À ce moment précis, à cet endroit précis, ces mots firent écho en lui comme s'il lisait une lettre d'un étrange inconnu l'ayant observé jour et nuit à travers une caméra. Faber avait mis les mots exacts sur la sensation encore trouble mais puissante qui l'envahissait.

À partir de cet instant, Jojo se laissa abandonner plus facilement aux flots des phrases, laissant reposer sa confiance sur les bras des auteurs. De ces « quatre-vingt-dix-neuf pour cent » il souhaitait découvrir l'essence.

Aussi délaissait-il complètement toutes les oeuvres réalistes. Elles ne l'intéressaient pas. Il saisissait mal qu'un individu prit le temps de coucher sur papier ce que tout un chacun pouvait observer en ouvrant les yeux dans la rue. Le lieu clos où on l'avait piégé lui donnait l'envie de larges ailes, et de partir à la rencontre de paysages et personnages inédits.

Les romans fantastiques se trouvaient dans l'étagère du fond de la bibliothèque. Avec le temps il s'était acquis les bonnes grâces du bibliothécaire, qui le laissait emporter des ouvrages dans sa cellule. Il avait croqué Poe, Maupassant, Gautier, Tolkien, Kipling, Gogol, Lovecraft, Rowling... Il avait lu des Américains et des Français, des Russes et des Allemands, des Suisses... Des pages récentes

ou déjà jaunies, des lettres nettes ou baveuses comme si l'auteur avait lui-même tremblé devant ses créatures. Il passait des nuits blanches à lire des romans d'adolescent à la lueur de bougies. Son abri devenait un donjon et ses voisins loups-garous, princesses, animaux mythiques ou chevaliers. Il était son propre dessinateur de ses bandes dessinées intérieures.

Lorsqu'il terminait un livre, il débattait parfois durant des heures avec le bibliothécaire. Cet homme semblait avoir tout lu et atteint les « quatre-vingt-dix-neuf pour cent ». Il lui racontait comment tel univers croisait avec un autre, ou bien justifiait les actes des personnages par des références. Jojo l'admirait et se délectait de sa conversation.

— Allez Jojo, des livres il y en a des tonnes dehors, bien plus que tu n'en pourras trouver ici.

— J'm'en moque. C'est ici que j'veux rester.

— Mais enfin, quelle idée ! Ne raconte pas de bêtises. Qu'est-ce qui te fait dire ça ? Tu as peur de sortir et de recommencer ? Les cambriolages, je veux dire. C'est ça ? Tu as changé ici, je te connais, et...

— C'est pas ça.

— Mais quoi alors, à la fin ? Tu es libre, va, vole, allez !

— Vous voulez bien entrer et fermer la grille ?

Le bibliothécaire marqua une imperceptible hésitation, avant de venir s'asseoir au fond de la cellule, sur le lit à côté de Jojo. Ce dernier prit une grande respiration de cet air tari qui était déjà passé mille fois dans ses poumons, et se lança.

— Toutes ces choses, que j'lis dans les romans... Et ben... J'ai fini par y croire. Aussi dur que l'sont ces barreaux. Dans ma cellule j'ai fini par croire aux licornes, vampires et arbres humanoïdes. Il suffit que j'regarde ces murs pour ne pas les voir mais à la place un tableau de tout c'qui se passe dehors et que j'trouve merveilleux. Je m'figure maintenant l'extérieur comme un vaste territoire où des zones de glace côtoient des volcans, où des rois s'entre-tuent pour les beaux yeux d'femmes à la peau blanche. Je m'appelle plus d'grand chose sur comment c'était avant qu'j'arrive ici. Cinq ans sans sortir, c'est long vous savez. Mais aujourd'hui j'suis convaincu qu'il en est

"Le lieu clos où on l'avait piégé lui donnait l'envie de larges ailes, et de partir à la rencontre de paysages et personnages inédits."

ainsi. Et tout le reste est flou. Ces images-là sont précises. J'sais qu'il y a quelque part des écoles de sorciers, des portes enchantées, des loup-garous albinos rejetés de leur meute. Ça doit bien être comme ça derrière ces gros murs, pour qu'autant d'gens l'aient écrit. Les lignes des livres sont plus fortes que vos grilles. Et dans tout c'la, j'crois pas être arrivé ici par hasard. Dans ce monde énorme de dix-mille aventures, si j'me r'trouve là, c'est qu'on voulait qu'j'en apprenne plus. Quand un héros est fait prisonnier, y'a toujours une bonne raison, et il devient plus fort. Je m'sens dépositaire de ces histoires. J'ai pas b'soin d'sortir pour les voir. J'suis pas encore prêt. Alors dans l'fond, j'sais bien qu'vous allez pas m'laisser sortir. Vous faites partie d'la mascarade aussi. On m'laissera pas m'évader d'la boîte, il est trop tôt. Il m'reste des centaines de livres dans vot' rayon du fond. Ma vraie peine se compte pas en années, mais en pages. Elle est un privilège.

Dans les couloirs du pénitencier, l'on voit parfois un homme déambuler tel le Minotaure dans son labyrinthe, puis entrer dans une cellule dont la porte reste ouverte en permanence. La nuit, une loupiote y demeure allumée, de concert avec les étoiles. Au milieu des ronflements du dortoir, les oreilles affûtées peuvent percevoir de temps à autre l'effleurement d'une page qui se tourne, ventilant dans sa vague des nuées de créatures d'encre.



Pluie

Texte :
Baptiste Barreau

Il n'y a pas d'histoire s'il n'y a pas de fin. Telle était la pensée fugace qui me vint à l'esprit alors que je déambulais tranquillement sous l'épais rideau de pluie de ce début d'hiver. Douce, froide, imperturbable, la pluie avait toujours réussi à me transporter dans une quiétude que j'affectionne particulièrement quand la folie ambiante de la ville, cette course permanente pour la vie, se fait trop lourde à porter. Quand ce mal me gagne, je sors dans les rues de ma ville, avec mes pensées pour seul compagnon, et laisse les souvenirs remonter à la surface de ma conscience pour les examiner, encore et encore, à la lumière de ma trop faible expérience du monde, la caresse de l'eau m'aidant à apaiser les ardeurs de mon entendement. Ce n'est qu'après que cette méditation a accouché d'une résolution, que la pluie s'est infiltrée au plus profond de moi, que je reprends la route et regagne, apaisé, mon petit appartement en bordure de centre-ville.

Le long de la rue, les néons colorés des enseignes de magasins se faisaient les phares de mon itinéraire improvisé. Mon esprit vagabondait tranquillement, épousant l'allure de mes pas erratiques sur le béton détrempé. Les études, les amis, les amours... Les sujets se succédaient, dans un flot aussi chaotique qu'ininterrompu. Mais le cours de ma pensée fut assez vite stoppé par une question fatale, insidieuse. J'avais beau me démener, tout faire pour la laisser de côté, elle revenait sans cesse me hanter : que serait ma vie aujourd'hui si je n'avais pas pris la décision, à un moment, de faire passer le travail devant le reste ? Ce n'était après tout qu'un choix parmi tant d'autres, une goutte de plus dans l'immense océan des décisions qu'il nous faut prendre chaque jour. Et pourtant. Ce si petit choix avait eu un tel ascendant dans le déroulement de ma vie que je ne pouvais qu'en venir à me demander ce qu'il en aurait été si je ne l'avais pas fait. J'avais beau tenter de me convaincre que, de toute manière, il n'était plus possible de revenir en arrière, et que le monde était ainsi fait que nous avons toujours à faire des choix sans en connaître les conséquences, je ne pouvais déjà plus empêcher les flots de la mélancolie de prendre le dessus sur mon humeur. On dit souvent qu'il vaut mieux avoir des remords que des regrets ; l'absurdité apparente de ce proverbe dans le cas qui était le mien me fit rire jaune au milieu de toutes ces ombres noires, ces bataillons d'inconnus trop pressés de regagner la torpeur de leurs vies bien rangées, leur labeur quotidien accompli.

Un léger frisson parcourut mon échine. Les bons choix, les avais-je vraiment faits ? Quand bien même mes études m'ouvraient la voie d'un avenir radieux, je ne voyais rien d'autre au bout qu'une vie scabreuse passée derrière un écran à analyser, quantifier, et enregistrer des données concernant des entreprises, des marchés financiers et tant d'autres choses encore dont l'existence, au fond, m'indifférait totalement. Était-ce cela, grandir ? En venir à faire totalement abstraction du chemin, pour ne plus considérer que sa finalité ? Et que c'est avec cette dernière qu'on trouvait notre bonheur ? Et alors que la houle de la mélancolie s'abattait jusque dans les tréfonds de ma conscience, noircissant la moindre de mes pensées, une lumière blafarde vint troubler l'obscurité de mon esprit. C'était la lumière d'un de ces insignifiants petits troquets que l'on trouve à foison le long des grands boulevards, et où l'on sert un café médiocre à un prix plus que prohibitif. Mais cette lueur m'intriguait ; je pris donc la décision de m'installer sur la terrasse, couverte et agréablement chauffée, pour ne rien perdre du spectacle de l'eau ruisselant sur la ville. Le serveur vint prendre ma commande ; un thé, noir. Pendant que les feuilles infusaient, troublant l'eau auparavant si claire, j'observais les gens qui, comme moi, avaient choisi d'interrompre leur route un moment pour se réchauffer et reprendre des forces avant de repartir dans le froid de la nuit. Il y avait là, bien sûr, accoudés au bar, les fameux habitués, qui, verre de vin en main, devisaient joyeusement sur l'état du pays et la politique actuelle, refaisant le monde à leur façon ; quelques personnes âgées faisant une dernière pause dans leur promenade ; et, en terrasse, juste à côté de moi, un couple, vraisemblablement de mon âge. Cette scène banale fit cependant naître en moi une impression, l'impression que chaque chose était à sa place. Le monde pouvait-il alors être aussi noir ?

Je portai la tasse à mes lèvres ; la douce chaleur du thé réveilla peu à peu mes sens engourdis. Mon regard se posa alors sur le couple. Assis l'un en face de l'autre, les doigts entrelacés, ils discutaient tranquillement, se lançant de temps à autres ces regards qui, d'apparence totalement anodins, portent pourtant en eux l'essence-même de la complicité. Le sentiment de bien-être et de simplicité qui émanait d'eux me frappa au plus profond de moi. Le désarroi dans lequel mes pensées avaient pu me jeter était tel que j'en étais presque venu à nier la possibilité du bonheur ; et pourtant le leur était là, bien là, juste devant moi. Je fus figé dans la beauté de l'instant ; l'espoir semblait permis, en fin de compte. Dans un dernier regard vers eux, je finis ma tasse puis me levai pour reprendre ma route. La pluie tombait toujours, sans discontinuer, mais à un rythme plus lent, en un fin rideau qui formait autour des lampadaires des halos brumeux. J'avais beau maintenant être presque entièrement trempé malgré le couvert relatif de mon parapluie, le froid n'avait plus aucun effet sur moi. Une sensation nouvelle naissait en moi ; on aurait dit qu'un inconnu, au loin, dans l'obscurité, me tendait la main et que, pour la première fois depuis ce qui m'avait semblé être une éternité, je tentai de la saisir.

J'étais désormais complètement trempé. Quelques gouttes continuaient de tomber, mais le rythme en était devenu si lent que l'on parvenait presque à les distinguer les unes des autres. Je commençais à doucement sortir de mon introspection, reprenant mes esprits ; il était plus que temps de rentrer chez moi. Et alors que mon trajet se faisait plus cohérent, que les rues se faisaient plus familières à mesure que j'avancais, je ne pus m'empêcher de repenser à elle. Ces regards échangés avaient-ils un sens ? Et de toute manière, pouvait-on trouver un

sens, une logique à ce genre de choses ? Non, résolument pas. Cela se vivait. Le bonheur ne se construisait pas méthodiquement. En aucun cas il ne fallait tenter de l'analyser, de le décortiquer, car ce serait là le vider de son sens le plus primordial, le plus essentiel. Il fallait avant tout rester simple, prendre les choses comme elles venaient, comme elles étaient. Le flot de ma pensée se tarissait doucement, laissant derrière lui une impression douce, suave, qui tint mon corps au chaud pour les quelques rues qu'il me restait à parcourir.

Un léger sourire éclaira mon visage. Alors que ma situation me semblait, il y a si peu de temps, totalement inextricable, cette apparition presque mystique et pourtant si réelle m'avait fait entièrement reconsidérer ma façon de voir les choses. Mon problème était en fin de compte de ceux qui avaient une solution ; ce genre de solution si difficile à trouver, et pourtant si simple. Et alors que mes pas reprenaient leur course effrénée, automatique, le flot de mes pensées reprit son cours impétueux. Incomplet. C'est ce que j'étais, au fond. Cela pouvait sembler une évidence ; quelques années de solitude forcée avaient cependant relégué cette réalité bien loin dans les tréfonds de mon esprit. Peu importait la durée de la relation ; ce qui importait, c'était son sens. Il

me fallait trouver la personne qui puisse me compléter, me permettre de sortir la tête de l'eau, de respirer enfin. La personne, oui ; mais ça ne pouvait pas être n'importe qui. Il n'y avait au fond qu'une personne qui m'intriguait au point qu'elle devienne de manière aussi récurrente l'objet de mes pensées. Une seule personne avec qui je voulais partager tout ce qu'il m'était possible de partager. Et je continuais ma route, l'esprit plein de futurs potentiels, là où il n'y avait avant que mélancolie.

Le coin de ma rue, enfin. Je franchissais les derniers mètres qui me séparaient de mon immeuble. Au loin, une silhouette se dessinait dans le halo des lampadaires. Devant la porte, elle était là. La pluie venait de cesser.



Texte : Valentin BAILLARD

Lui était assis sur un banc du parc lorsqu'elle passa sous le couvert des arbres, à l'autre bout de l'esplanade. Elle portait une robe claire, avec des dentelles, et en entrant dans le grand ombrage elle brilla encore un temps, comme si le soleil était resté accroché à ses vêtements. Elle avançait paisiblement vers la fontaine, comme Julie l'avait toujours fait enfant, à la ferme, d'un pas guilleret, lorsqu'elle savourait les minutes passées dans un endroit interdit par les parents, le coin des lèvres étirant un demi-sourire que les adultes ne savent généralement plus avoir. Il revoyait les petits pieds de sa cousine claquer sur le plancher du ponton, le faisant relever la tête de sa pêche aux crevettes, puis un silence, elle volait - comme ces feuilles soufflées par le vent - bras tendus, pour retomber au centre de la rivière. On pouvait y deviner les truites par les reflets lorsqu'elles changeaient de direction. Des éclairs douloureux, comme le soleil en cet après-midi. Il baignait le dehors des arbres d'un halo d'un jaune hurlant, uniforme, qui mangeait le contour des lisières, et barbotait dans le jet de la fontaine où la femme s'était penchée pour tremper le bout de ses doigts.

L'autre homme était encore loin, sous le soleil cuisant, et pestait de colère contre tout. Ses habits trop chauds, son cartable trop lourd, sa responsabilité trop pesante, et les gens trop stupides. Des gens qu'il bouscule. Un gosse qui lance son cerceau dans ses jambes, ou un couple d'amoureux qu'il esquive au pas de course. A peine quelques silhouettes que l'on distingue à travers les fentes de ses doigts, les mains en visière ; des fantômes, qui prennent vie lorsqu'on est trop proches pour les éviter complètement. Ils semblaient tous se plaire si naturellement sous le soleil ! Mais pour l'homme c'était un supplice. Son entrejambe cuisait, son dos le faisait souffrir ; dès le lever, quand la sonnette du laitier avait fini de résonner au bas de la rue, il avait senti une vive douleur lui tordre les vertèbres. Il avait

mis ça sur le compte de l'exaspération, de sa femme, qui lui avait si longtemps seriné les mérites du parti féministe la veille, pendant le repas. Les choses les plus désagréables se disent près de la nourriture. Lorsqu'il contourna la roulotte d'un marchand de sandwiches, le goût du poulet aux olives lui revint en bouche, et il revit Louise, les mains sur les hanches, lui siffler d'un air méchant : «Tu ne sais pas voir comment vivent les gens.» Une remarque acide, qui paraissait comme plantée sur l'arête du nez d'une femme au chapeau noir qui s'écartait sur son passage. «Tu ne sais pas voir comment vivent les gens.» «Tu ne sais pas voir.» Sur un nez. Quel rapport ? Un nez fort pointu. Il voyait bien la voix cassante qui devait accompagner ce nez en aileron, comme du citron dans la vinaigrette. Il sentit que la femme au chapeau bouillait de lui asséner une remarque déplaisante sur son port hautain, un port de politicien dirait-elle, comme les autres. Il ne la supportait déjà plus. Lorsqu'il détourna le regard, une voix chaude et crépitante lança un très beau, et très bienveillant, «Veuillez m'excuser». Mais les graviers sous ses grands pas étouffèrent la politesse.

La vieille femme referma doucement les doigts autour du bras de sa fille pendant que l'homme filait à bonne allure. Il avait failli les renverser, et filait en direction du petit bois, harassé. Un drôle d'homme, agité comme un grand pantin aux yeux perçants. Sa fille avait les lèvres pincées. Elle faisait ça depuis toute petite. Depuis qu'elle était entrée à l'école. On lui expliquait qu'elle devait être utile à son pays. Alors son maître donnait une mauvaise réponse, et elle pinçait les lèvres. Elle n'acceptait pas de décevoir. De ne pas être à la hauteur. La vieille femme murmurait une chanson. Elle aimait faire ça quand il y avait trop de silence et qu'elle ne tenait pas à parler. Sa fille était trop réservée ; elle avait le regard droit, vers l'ombre des arbres, et elle ne voyait rien d'autre c'était certain. Elle devait revivre en ce moment-même

un épisode désagréable de sa vie, qui en avait connus beaucoup. Un mariage raté, un père et un mari alcooliques. Et cet enfant mort-né... On lui conseillait souvent de repartir de zéro. Elle ne savait pas faire ça, la pauvre. Les gens ne savent pas faire ça. Et chaque jour son bébé mort gisait sous ses yeux, elle en était sûre. La petite vieille allait essayer, cette fois encore. Il y avait ce kiosque près de la fontaine, avec les affiches des tout derniers spectacles des grands boulevards. Elles approchaient des arbres. Là des enfants jouaient dans l'herbe et couraient en tous sens. Les rires trillaient, et la vieille arrêta de chanter. Sa fille souriait.

Lorsqu'elle eut fini de se rafraîchir, Héloïse essaya de se repérer. Elle attendait l'arrivée de Richard. Il lui avait dit de le retrouver près de la fontaine à trois heures frappantes. Beaucoup de gens étaient au parc cet après-midi. Il y avait ces enfants plus loin, et quelques couples béats. Un illuminé près du lac, sous un saule, qui s'était assis devant un chevalet vierge et parlait seul ; ou à un canard conciliant. On aurait dit Richard jeune. Il viendrait du palais, donc en calèche. Héloïse devait trouver un panneau. Elle se dirigea vers le lac. Un panonceau en bois vert l'y attendait pour lui rappeler la direction du palais. Elle retira ses gants lorsqu'elle croisa le regard d'un homme sur un banc. Il avait l'air serein, mais la dégaine d'un voyou. Un maillon sur la ligne discontinue et dépareillée de citoyens au repos sur les bancs, paisibles. La petite ville ne se doutait de rien. Soudain, un long coup de cloche s'envola derrière les frondaisons. Le parc se tendit un instant, aveugle et attentif. Un deuxième résonna. Alors les conversations reprurent. C'était l'heure, tous la savaient, et le troisième coup n'informa personne. Mais le parc s'était calmé un instant ; pour réfléchir à ce qu'il ferait de l'heure suivante. Sauf l'homme. Il n'avait pas bronché, et avait dévisagé Héloïse avec un intérêt manifeste. Elle avait l'habitude qu'on la regarde. On l'avait d'ailleurs suivie des

yeux depuis le pas de sa porte jusqu'au parc. Des regards à la volée, comme marcher parmi les loups. Des visages jaillissaient parfois des sourires, des saluts polis ou enjoués, et parfois une distance froide proche de l'envie. Ils savaient qui elle était, et elle connaissait personnellement beaucoup d'entre eux. Mais le regard de l'homme témoignait plutôt d'une sincère curiosité.

Elle l'avait remarqué, mais il ne détourna pas le regard. Elle debout, lui assis, vingt mètres les séparant ; elle semblait hésiter, petite fleur suspendue au-dessus du sol, et avait l'air absente. Ses mains légèrement levées, comme si l'indécise s'apprêtait à ouvrir ses bras pour accueillir quelqu'un. Elle a reconnu un ami. Elle, une maîtresse de maison irréaliste, qui organiserait le dîner mondain le plus couru, le plus chaleureux, auquel assister devenait un credo populaire. Connaître, au moins une fois, la sensation de ce souffle, peut être. Cet entrain. Un courant qui passerait entre lui, chaque citoyen, et elle. Qui le ferait rire aux blagues du père affable qui achetait des sucreries à son benjamin ; qui le ferait rougir aux audaces de l'oncle, écrivain et bon vivant, invité à l'occasion de son passage en ville, encore assis aux bancs du parc à cette heure, avec ses filles ; qui le ferait parler d'art avec l'inconnue discrète, attelée à l'étude d'une affiche pour les philharmoniques nocturnes ; qui le ferait prendre position aux côtés des secrétaires, des députés, et des conseillers politiques, haussant la voix près du réverbère, sous un vent qui agitait leur redingote ; qui le ferait découvrir dix, cinquante, cent personnages qui à cette heure encore marchaient au parc. Qui enfin le ferait croiser le pas de cette femme, immobile et royale. Auréolée d'aisance, d'envie de plaire. Une marraine spirituelle pour un peuple aux bris d'histoires éparses. Il serrerait la main de ce vieil homme poli, ce jeune coursier, sourirait à cette femme pressée, ce voyageur étranger sans bagage, ou ce grand comptable

essoufflé. Tous réunis par la grâce d'une seule personne : la femme. Pas une autre ; il faut une envergure, un esprit fait pour être le centre de toute attention, et peu l'ont. Elle les connaît tous, dans ce parc. Son esprit flotte alentour et caresse d'un souffle chaque visage. Les promeneurs, les égarés, les mères, les oncles, les vieux, les comptables. Ce comptable ; qui s'avance vers la femme. A-t-il tant besoin d'elle ? Elle l'a vu approcher. Elle se tend. Il ralentit et se redresse. La femme fronçe son visage. L'homme serre l'accoudoir. Le parc frémit.

Héloïse avait à peine changé. Elle était restée insupportablement belle pensa-t-il lorsqu'il fut assez proche pour distinguer ses traits. Il vit qu'elle avait les lèvres pincées. Cette mimique lui avait toujours donné un visage d'oiseau. Un oiseau désagréable, du genre à pépier avant le lever du jour, quand les braves gens étaient encore pliés sous les couvertures à ressasser leurs défauts. On n'a pas idée de réveiller les somnambules. Ils risqueraient de comprendre que rien n'a d'importance. Et Héloïse avait exactement ce caractère détestable. A réveiller les somnambules. Un petit pinson allègre dont la joie transperce comme un pieu de glace au moment où on regarde les miroirs. C'était pour ça qu'il voulait que ce soit elle, ce soir. Ils lui avaient donné une chance, ils n'avaient pas eu le choix. Mais la décision avait été facile à prendre ; ils connaissaient sa réputation en ville. Héloïse était campée solidement pour l'accueillir. «Bonjour, Charles.» Aussi chaleureux qu'un épi de blé caressé à contresens. Elle devait revoir un quelconque moment de dispute. Peu importe. Il se disputait avec tout le monde. Rien n'allait dans le bon sens, et la situation était catastrophique. Bien pire que ce que la ville avait à savoir. Qui a le temps de faire du sentiment quand il a tant de vies entre ses mains ?

Lorsqu'il était sorti de la lumière, à l'autre bout de l'esplanade, elle l'avait reconnu. Sa démarche en grandes foulées et son regard tendu vers elle. Chaque pas plantait dans le sol un souvenir de la journée où il lui avait présenté ses confrères. Un sapin au centre d'un jardin, trois hommes debout sous un cyprès, un garçon en bicyclette qui lui jeta un coup d'œil, des feuilles sous les souliers, des voix fortes, trois pies volant en cercles, deux poings sur des hanches, une bouche trop grande, un regard hautain, un autre condescendant, enfin Charles qui minaudait. Une rencontre improvisée. Ils sortaient du tribunal. Le meurtre de l'un des leurs. Ils lui brandirent les pires menaces si elle venait à en parler.

Un des hommes bombait le torse sous son veston. Un moustachu, fier comme un soldat, bombant le torse sous un cyprès un après-midi de juin. Parce que LA GUERRE COUVE, comme le clamaient les affiches sur les grilles. En lettres rouges comme des pelures de tomates. Un vieux monstre qui ne dormait jamais vraiment lui avait-on dit. Le plus petit des hommes lui annonça devoir parler en lieu clos. Un rendez-vous, dans un troquet, le soir même. Et ils étaient partis. Elle s'était préparée durant l'après-midi, déboussolée dans son appartement comme la dernière des précieuses. La guerre. La vraie. Celle qui raye des vies comme on raye des noms à la craie sur un tableau. Habits sobres, un pistolet dans son sac, elle était sortie dans les rues assombries, les escarpins claquant le pavé, comme les chaussures de Charles claquaient le marbre près de la fontaine, sous son visage fermé.

Au bord des ombrages, le bras tendu à travers sa roulotte, le glacier récoltait le petit éclat du sourire d'un gamin, sa menotte serrant un billet chiffonné pour le change. Le glacier se sentit sourire malgré lui. Il se revoyait petit. Il se souvenait de ses souliers qui lui faisaient mal et des arbres géants qui lui faisaient peur quand le vent soufflait dedans. Le gosse enfourcha une bicyclette et repartit. Il faisait le tour du parc. Il passa près d'un couple, au côté de la fontaine. Tendus, méfiants peut être. La femme était magnifique. Elle voulait être vue. Bah, profiter de sa beauté n'est que sagesse. L'homme, lui, était grand. Il avait l'air dangereux. Du genre à avoir un couteau sous ses airs gentils. Ils restaient longtemps à parler, et ignoraient le reste de l'activité du parc. Un promeneur déambulait, la tête dans les nuages. Un serveur pressé courut d'un bout à l'autre du parc sans ralentir, l'air catastrophé. Une petite vieille passait, l'air heureux, aux bras d'une femme quelconque. Quelques rires d'enfants en jeu portaient depuis l'herbe. Ils voudraient des glaces bientôt. Leurs parents étaient assis plus loin sur des napperons, sans savoir encore que chaque minute d'amusement rapprochait leurs chérubins de sa roulotte. Une forme de détrousseur en embuscade. Des couples passaient parfois. Souvent adorables. Parfois cruches. Le couple de la fontaine ne viendrait pas. Il y avait ce troisième type aussi, avec le béret marron clair, qui les regardait fixement depuis son banc. Il avait l'air soucieux. Jaloux peut-être. L'autre était grand, mais au vu de l'épaisseur des bras de l'homme au béret, c'était un bagarreur, et on ne prendrait pas le brave glacier à le contrarier de trop. Prostré comme il était, les coudes sur les genoux, le

regard noir, champion allait faire une bêtise, c'était certain. Le glacier allait rester bien au calme de sa roulotte bariolée.

Elle était peut-être inquiète, mais elle n'en montrait rien. Elle oscillait la tête au rythme des paroles de l'échalas, mais il y avait plus de détermination dans son regard silencieux que dans les mots du comptable. L'homme, assis sur son banc, dévisageait l'énergumène. Ses mots sortaient étrangement de son esprit, cela se voyait. L'homme se redressa, s'étira, puis s'affala, étendant ses bras sur le dossier du banc. Le comptable avait une chose en tête. Cette inspiration qui anime le discours de chacun ; chez le comptable c'était là, sous ses yeux. Il ne voyait que ça. À travers le visage de la femme. S'il elle avait été absente, il aurait parlé au kiosque lumineux, dix mètres plus loin. Là elle se trouvait devant lui, alors il parlait à ce qu'il voyait juste derrière ses yeux. C'était insupportable. Une femme si belle, être ignorée de la sorte ! Si belle, vraiment. Sous un petit chapeau blanc tressé, décoré d'un ruban rose, des boucles d'un clair châtain naissaient sur ses tempes et descendaient sur ses oreilles. Quand un souffle d'air traversait la place, ces boucles frôlaient ses joues. Elle avait la peau douce au seul regard, rosée sur les pommettes. Sa bouche dessinait un pétale rouge. Quel pétale ? L'homme ne connaissait rien aux fleurs. Une rose peut être. Mais rouge. Quelle niaiserie. Quand on découvre une belle femme, il n'existe assurément que les roses. De temps à autre, elle appuyait légèrement ses lèvres l'une contre l'autre, pour réprimer une envie, une mauvaise pensée, ou un bâillement. L'image de ces deux fraises, pressées l'une contre l'autre, comme pour en sucer le jus, lui hérissait la nuque de plaisir. Elle gardait ses bras, découverts jusqu'aux coudes, détendus contre son ventre, sa main gauche soutenant paisiblement son poignet droit. Des doigts de pianiste, fins et agiles, pour sûr. Elle se tenait droite, presque immobile dans sa robe d'été. Une robe sage, d'un bleu aérien, légère, aux entournures blanches ouvragées, laissant ses formes dissimulées sous une silhouette altière, si ce n'est cette courbe à la taille, où la robe s'appuie juste au-dessus des hanches, et sur le bas de son dos. On pourrait y poser sa main et sentir la chaleur de sa peau. Sur sa poitrine, sous le col en dentelles, un ruban bleu éclatant flattait son regard. Des yeux bleu électrique, irisés par les rayons de soleil mouvants qui perçaient à travers les feuillages, et nimbaient son visage, son cou, sa robe, de petites taches de lumière.

-- Il est tard, la ville boit et fume. Les vapeurs saoules sortent des devantures et des fenêtres des étages pour monter en rubans vers le ciel. Un vieux troquet du boulevard Châlons grince des dizaines de pieds foulant sur son vieux bois. Sous les solives poussiéreuses de la cave, six lanternes éclairent une grande table autour de laquelle sont assis sept hommes et une femme. Ce n'est pas elle qui parle. Pas encore. Un homme replet lui explique, d'un air grave, la situation politique avec les pays voisins. La femme comprend qu'une crise sévit à l'ouest. Une famine a échauffé des esprits. De nombreux jours se sont levés sur des hommes en colère. Ils en veulent à notre pays lui dit-on. On accuse d'un complot. Personne ne le dit, mais la femme sent qu'ils ont besoin d'elle ; ils vont y venir. Elle n'a pas l'habitude de ne pas être maître des événements. Pour l'instant, de parfaits inconnus lui exposent l'intérêt de la nation avec force discours. Sur la table sont dispersées des centaines de feuilles : des plans d'entrepôts, des graphes économiques, des traités, des textes de loi, des archives militaires, des correspondances diplomatiques. Cette salle est l'ancre de bien des complots ; pour le bien de la nation disent-ils, et la nation requiert la femme. Sept hommes la dévisagent et attendent sa réaction. Ils veulent la voir patriote. Ce sont des hommes importants, cela se voit à leur visage ; les faciès d'hommes à qui on ne s'oppose pas. Le bruit de la salle haute s'est estompé et il est très tard lorsque la femme prend la parole. Elle a deviné. «Messieurs, je suis l'amie du gouverneur, j'ai de plus gardé de mes voyages dans l'ouest un excellent rapport avec le Régent. Vous siérait-il que j'organise une rencontre ?» La phrase finit de résonner, et son demi-sourire irradie la pièce. Sept visages haussent les sourcils. Elle reprend le contrôle. --

Charles sortit un mouchoir de la poche de son veston et le passa sur son front. Héloïse avait compris. Il n'aimait pas avoir affaire à une manipulatrice, mais elle était la femme idéale pour leur plan. Il lui tendit le cartable très lentement. Il passa en revue avec elle tous les documents fournis, et il lui demanda de répéter les termes du traité qu'elle s'appropriait à leur faire signer. Elle récita sagement sa leçon, puis avec plus d'entrain. La réouverture des routes marchandes, la nouvelle loi armée, et l'approvisionnement en nourriture. Tout était parfait. Ils avaient eu bien assez de rencontres avec elle par la suite pour lui enseigner tous les enjeux de ce qu'elle s'appropriait à proposer. Et ils étaient là, les comploteurs au milieu de la foule. Pour les meilleurs

d'entre eux, ils leurs seraient bientôt tous redevables, et n'en sauraient jamais rien. Pour les autres, c'était une menace. Qui pourrait savoir ce qui se tramait ici ? Le glacier ? Un agent infiltré peut être. Ou alors ce groupe d'étudiants criard. Des mercenaires ? Et tous ces regards. Ces hommes sur les bancs. Des espions ? L'un d'entre eux les observait beaucoup trop attentivement à son goût. Héloïse était bien moins préoccupée que lui. Elle avait vu moins d'horreurs. Elle se contentait de tenir le cartable, cette gourde. Mais non ; elle était loin d'être gourde. Pour avoir su mettre dans sa poche la moitié des influents du pays, elle savait exactement ce qu'elle faisait. Elle se tourna vers l'entrée du parc. Elle avait l'air déterminé ; un prédateur attendant sa proie. Le gouverneur n'allait plus tarder. Alors il fit une petite courbette, qu'elle salua d'un sourire moins amer que les autres. Et il s'éloigna. Il allait observer son départ de plus loin. Il allait surveiller les menaces potentielles. Au moins, la foule d'étudiants se dispersait, et l'homme du banc venait de partir.

Des clameurs arrivaient depuis l'entrée baignée par le soleil. Richard se montrait. Héloïse se détendit. Les dizaines de rendez-vous secrets à étudier les cas de figure, les infinis échanges de missives diplomatiques allaient prendre sens. Une fois avec lui tout irait mieux. Il n'était pas de ces amis qu'elle avait su se fabriquer. Il avait grandi avec elle. Ils avaient lu les mêmes livres, partagé les mêmes secrets d'enfants. Ils avaient assisté aux mêmes événements tragiques lors des raffles dans les rues du village. Ils avaient choyé la même haine. Un carrosse se précisa sur la route, accompagné de plusieurs cavaliers fantomatiques. Ils avaient essuyé les mêmes déceptions en voulant changer les choses. Mais ils avaient grandi têtus, et au nom de la même ambition. Dix cavaliers, rien de moins, et des gens autour. Il devait être un grand chef, elle devait être une irremplaçable médiatrice entre les puissants. Voilà comment ils s'étaient élevés parmi les autres. Héloïse sentit un souffle de grandeur lui réchauffer le corps. Le carrosse et son escorte fendaient la foule comme un navire. Le cocher faisait avancer ses chevaux à bonne allure, les gardes, armes au clair, gardaient les yeux sur les badauds. Au centre de l'attention, cette boîte roulante ridicule. Il devait pester à l'intérieur, pester de tout ce faste. Héloïse sentit le rire la prendre. Quel benêt ! Il était gouverneur désormais. Il avait réussi, atteint un sommet. Il avait pris une assurance folle, une prestance digne de son titre, et pourtant il pestait, toujours, sur ses habits trop lourds et ses appareils trop prétentieux. Ils

devaient prendre garde toutefois ; rien n'était gagné, elle se reprit, et commença à étudier froidement les hères qui gravitaient alentour. Les mains en visière, le capitaine la repéra, et se pencha pour toquer sur le portillon en bois du carrosse. Ils atteignaient les arbres. Le capitaine fit un geste impatient de la main. Richard voulait sortir et c'était hors de question. Le carrosse ne s'assombrit pas ; toutes les dorures scintillantes reflétaient le soleil et illuminaient la place de la fontaine, comme un petit soleil qui serait entré dans une cave. Autour de lui les gens l'acclamaient. Des centaines de visages aux anges qui l'encadraient comme un écrin. Ils avaient réussi. Ils avaient changé les choses ensemble. Combien de manipulations obscures Héloïse avait-elle faites au nom du Bien ? Combien de pressions, de menaces officielles Richard avait-il appuyées pour changer le pays... Et malgré tout, il avait su garder l'appui du peuple. Ils avaient agi comme des truands au grand cœur. Chacun au grand jour, ils avaient oublié leur colère ; enfin, ils allaient franchir le pas. Avec un peu de chance, et une inaltérable droiture d'esprit, leur paix irait rejoindre les pays voisins !

Le carrosse allait à bon train, et sa carrure distordait l'air autour de lui comme celle d'un rocher en fusion. Le grondement des graviers sous les roues et les sabots rampait ; il agitait le chapeau de la petite femme qui attendait près de la fontaine. Elle avait les lèvres pincées, et affichait un demi-sourire qui tirait les traits de son visage. Ses mains s'agitaient frénétiquement sur la poignée du cartable. Le capitaine lança un ordre et les chevaux s'écartèrent pour laisser le véhicule obliquer vers la fontaine. Sur le flanc, elle vit un bras passer par la fenêtre, suivi d'une large perruque bouclée encadrant le visage souriant de son ami. C'est à mi-chemin qu'un gamin déboula sur sa bicyclette. Il arrivait de derrière les arbres en pédalant comme s'il était poursuivi. Il traversa en trombe toute la longueur de l'esplanade, pressant sa petite main sur un klaxon de voiture accroché à son guidon. Les gens arrachaient leur regard du gouverneur les uns après les autres pour voir le garçon qui se ruait vers eux. Des sourires remplacèrent quelques faces interloquées. Les autres écartaient les yeux ; le bolide ne ralentissait pas. Lorsque la garde montée darda des regards intrigués vers l'atypique petit bout d'homme, tous commençaient à s'interroger. Il allait sciemment leur rentrer dedans. Le petit avait la langue sortie, en danseuse, et était plus bruyant que jamais. La femme vit le garçon la dépasser et foncer vers le peloton, son crâne vrillé par les hurlements stridents du

klaxon. La foule se tendait peu à peu, impatiente de comprendre ce que le destin lui réservait. Le cocher tira sur ses rênes. Soudain, à quelques mètres des jambes des chevaux, le petit donna un coup sur son guidon et bascule en avant. La foule couina un inspir de surprise. Le klaxon lança une ultime pique dans le petit poing serré. Puis l'enfant s'effondra sur le gravier, et s'écorcha durement en se coinçant le pied dans le cadre ; l'air vrombit sous l'impact.

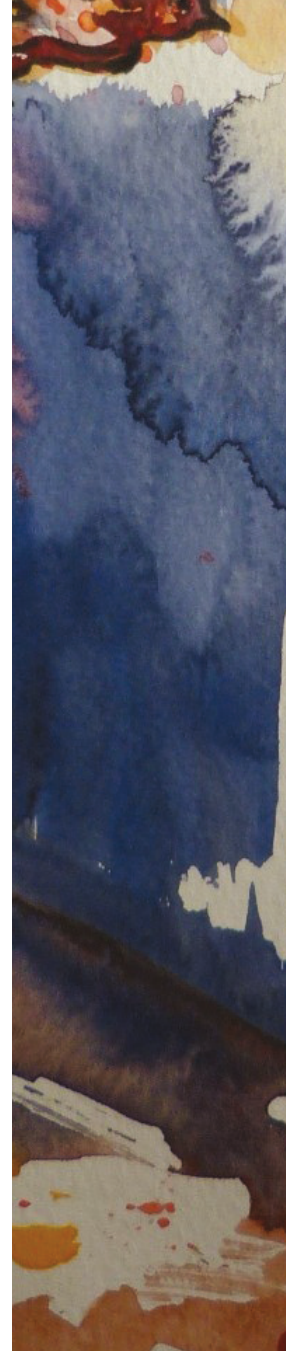
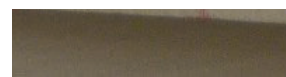
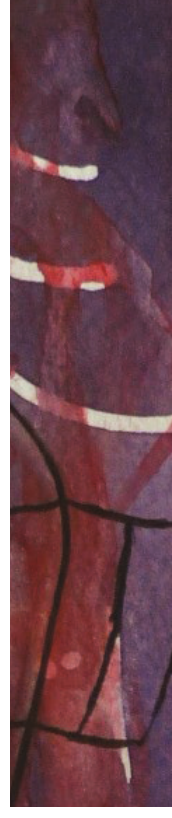
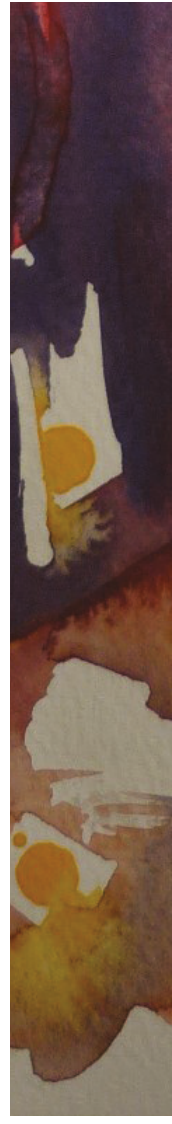
Il resta allongé au sol, dans un silence gêné. Personne n'esquissait le premier pas. On put entendre ses faibles gémissements, cela réveilla les plus proches, qui s'approchèrent pour aider le petit. Héloïse était pétrifiée. Elle regardait en direction du carrosse. Une silhouette pendait sur son flanc. Une sueur glacée lui perfora l'échine ; un cri déchira le silence. Le gouverneur était mort.

Dix longues minutes de panique s'ensuivirent. Le parc résonna des cris de rage des cavaliers, qui donnaient du talon dans la foule hurlante. La cohue renversa plusieurs dizaines d'homme à terre, ainsi qu'une femme et le berceau qu'elle cherchait à protéger. Personne ne prêta attention au petit garçon repartant en courant à côté de sa bicyclette. Cinq personnes virent deux de leurs voisins s'écrouler dans leur dos, le cœur fendu d'un coup de lame. La cohue durait, sans discontinuer. Le gouverneur venait d'avoir la cervelle éclatée sous leurs yeux. Certains ne se retournèrent pas, et coururent jusqu'au sortir du parc. Les bonnes familles trop enrobées s'étouffaient en râles vomissants. D'autres se reprenaient déjà, essoufflés, épars dans les herbes alentours. Quelques hommes reconfortaient les femmes qui se remettaient du choc. Un grand homme seul était resté les bras ballants, les larmes aux yeux, à côté d'une petite vieille écroulée au sol, que sa fille n'arrivait pas à réanimer. Tous les valides regardaient la scène en silence : une place vidée, irréaliste, comme coulée sous les clapots de la fontaine ; piétinée par dix cavaliers fébriles, au regard fou, couverte d'une quinzaine de corps. Quelques uns étaient morts. Suffoquée, une femme en bleu se tenait appuyée contre les mosaïques de la fontaine. Elle était livide, prête à s'effondrer, les yeux rivés à la portière, trente mètres plus loin. Une vague forme gisait, pliée contre le bois du montant, une large tache sombre détrempant sa grande perruque et ses habits chamarrés. Et le silence durait, s'immisçant

entre les horrifiés comme une eau gelée, piétinée par les gravillons qui roulèrent des minutes encore sous les sabots des chevaux.

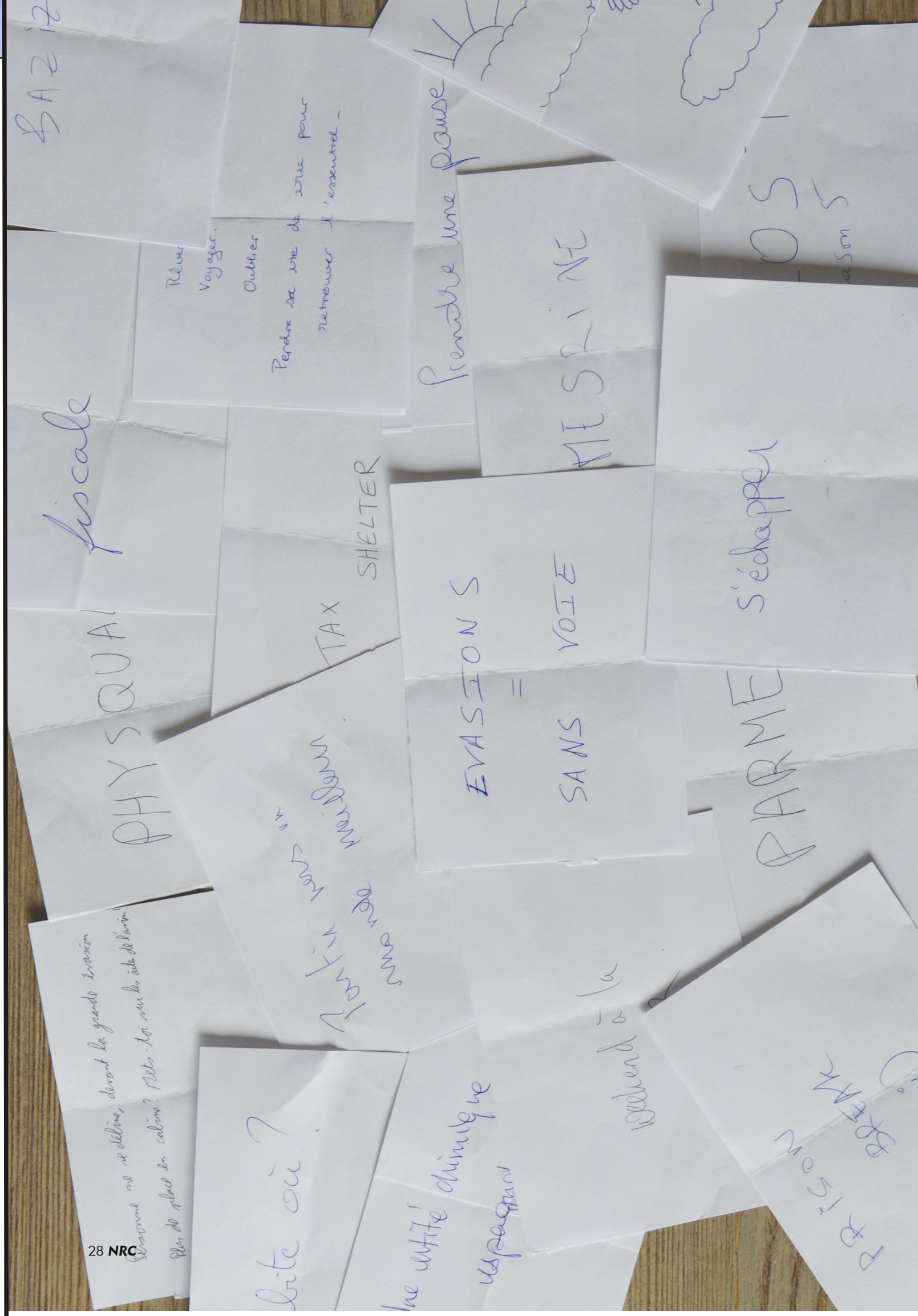
Lentement, le calme retombait sur le parc. Le soleil se couchait derrière les faîtes des bois, voisins de la vieille ville. Trois médecins étaient arrivés, ainsi qu'une cohorte de policiers ; ils avaient fermé les issues du parc. L'homme passa sa main sous son béret pour se gratter la nuque. Il entendait les rumeurs des conciliabules derrière lui. Comme s'ils avaient peur de réveiller un monstre. Il était adossé aux grandes grilles, près de la sortie nord. Il avait suivie la femme des yeux après l'incident, depuis l'herbe. Elle avait été bien plus effondrée qu'il n'aurait cru d'une femme comme elle. Il avait vraiment de la peine ; il en avait mal au cœur. Elle était encore sous les arbres, écoutant un policier lui poser des questions obséquieuses : qu'avait-elle vu ? Elle paraissait complètement détruite. Amorphe ; comme un oiseau tombé au sol. Elle devait être en train de mourir de froid à cette heure. Lui-même n'avait pas chaud depuis qu'il s'était changé. Ça avait été dur de revenir au parc après ça. Mais il voulait la revoir. Il l'attendait depuis longtemps maintenant, et le fer froid commençait à lui manger les omoplates. Il allait changer de position quand elle passa le portail. Elle avait l'air d'une fleur fanée ; d'un pas sans vigueur, elle vint vers lui, le regard perdu au loin. Lorsqu'elle passa à son niveau, il lui embôta le pas. Il vint tout près, assez pour sentir son parfum. Il sentait qu'il ne devait pas lui parler. Il observait les liserés bleus dans son dos lorsqu'elle tourna doucement la tête. Ses yeux étaient écarquillés comme ceux d'un somnambule tiré de son sommeil. L'homme n'ouvrit pas la bouche. Il retira son béret et lui rendit son regard. Son désir de la reconforter l'étouffait. Quelque chose sembla s'apaiser en elle. Elle avisa de nouveau l'horizon et se redressa imperceptiblement. Ils s'éloignaient déjà du parc. Les clameurs de la ville regagnaient le terrain sur le silence. L'homme allait s'avancer vers elle quand il entendit de petit pas dans son dos. Il fit volte-face. Le gamin était là. Il était revenu, c'était un sacré petit gars. L'homme lui fit un sourire reconfortant et lui tendit une petite liasse de billets. Le gamin ne souriait pas lorsqu'il prit l'argent. L'homme s'était déjà retourné. Il rattrapa sa belle, calquant ses pas sur les siens. Il fut bientôt à ses côtés, et lui pris amoureusement le bras dans le creux de son coude. La femme se laissa faire. Ils continuèrent à marcher vers la ville tandis que les réverbères s'allumaient doucement à la venue de la nuit. •





Retour





TEXTE : Baptiste BARREAU

du Fond de cette boîte

La dernière semaine de février de cette année, une mystérieuse boîte bleue a fait son apparition au Sud du Bâtiment Olivier. Sur cette boîte, un sigle - NRC. A son côté, du papier et des stylos. Beaucoup d'entre vous se sont pris au jeu que nous vous avons concoctés, et nous ont écrit en deux minutes chrono ce que leur évoquaient les Évasions, que l'on explore le temps de ce numéro.

Faisons un bref retour sur cet événement en regardant de plus près les tendances qui se sont dessinées dans vos petits papiers.

Commençons tout d'abord par les politiciens, qui ont confondu notre petite boîte avec une urne : nous passons le bonjour à Baziz, Yacine Kabeche et Caroline Duchaine.

Quelques humoristes se sont aussi glissés parmi vous : entre un magnifique « Prout !! » et le cri du coeur d'un homme perdu, « J'habite où ? », ne manquons pas d'évoquer un constat des plus lucides : pour l'un d'entre vous, c'est « Parme » qui évoque le plus l'évasion - un avis qui semble partagé par un nombre de Centraliens assez élevé. Les amateurs d'énigmes tordues pourront s'essayer au déchiffrement de « l'entité chimique espagnole ».

Nous avons aussi vu quelques cinéphiles : « Prison Break ; » , « LOST Season 5 » ont fait leur apparition dans la boîte ; le dernier message a été complété sur la fin, dans un coin, par un petit « Les évadés »... Effectivement.

Les plus business d'entre vous ont aussi été de la partie cette fois-ci : « fiscale », « tax shelter », ou encore, dans une orthographe un peu plus approximative, « physqual » - merci à lui pour la séance de déchiffrement collective de son message, qui n'aura finalement duré qu'une petite heure.

Je finirai ici en évoquant ceux qui se sont le plus pris au jeu. Pour eux, les évasions sont, tour à tour, « Prendre une pause », un « weekend à la mer », « partir vers un monde meilleur », ou encore « s'échapper ». Un/une philosophe s'est aussi glissé-e parmi vous : « Rêver. Voyager. Oublier. Perdre sa vie de vue pour retrouver l'essentiel » ; un message qui a soulevé beaucoup de questions existentielles dans nos esprits. Un/une amateur-trice d'anagrammes nous a laissé un charmant « Évasions = Sans voie » - de quoi remettre en question l'intégralité du numéro que vous tenez entre vos mains : voilà qui est plutôt habile. Enfin, un/une poète-esse nous a concocté deux vers très inspirés :

« Personne ne se débine, devant la grande évasion

Plus de place en cabine ? Mets-toi sur les ailes de l'avion ! »

Tous bien sûr n'ont pas été cités ici ; merci aussi aux gribouilleurs, à ceux qui ne savent pas plier un papier et aux flatteurs de tous poils. Merci à tous de vous être pris au jeu ; j'espère que vous aurez passé un aussi bon moment à faire vos papiers que nous à les découvrir.

Orig'amis

TEXTE : Clément NICOLLE

Le soleil se lève à peine et les ruelles s'animent des pas mous des travailleurs matinaux. Clairsemées dans la ville, quelques figurines de papier s'éveillent sous leurs gouttes de rosée cristallines. Beaucoup passent sans y prendre garde. Certains y portent un discret regard sans y accorder plus d'attention, quand d'autres esquissent timidement devant ces formes enfantines leur premier sourire de la journée. Les habitués, chaque matin, guettent une nouveauté et prennent quelques secondes pour s'arrêter à chacune.

Ce pouvait être des animaux, ou bien des figures géométriques. Hélène se souvient avoir trouvé à l'aube un petit piano à queue, plié dans une feuille vert pâle, sur l'une des marches de son parvis. Elle avait hésité à le rentrer à l'intérieur, afin de le conserver, mais il se trouvait très bien ainsi à décorer la rue. De retour chez elle, plus tard, le piano s'était évaporé.

Ce sont des sculptures en papier journal ou cartonné, quadrillé ou uni, propre ou sali. Presque chaque jour Renan jette son journal achevé dans une même poubelle de la cité. Un soir avant de balancer son quotidien dans le dévidoir, il arrêta net son geste. Sur le rebord métallique de la poubelle trônait un cygne sculpté dans l'édition de la veille. Il semblait patauger dans une mare placide qui recouvrait les débris. Renan avait manqué de l'en éjecter en jetant son journal, dont il ne se débarrassa exceptionnellement qu'à la corbeille suivante.

Parfois, lorsqu'il a plu dans la nuit, on retrouve dans les caniveaux des feuilles déchiquetées par les assauts de l'eau et sans plus de contenance aucune. Elles

disparaissent en lambeaux dans les torrents des trottoirs, ou bien ramassées par la pelle d'un nettoyeur de la ville.

La première fois que Lassa s'est faite coincer par des hommes aux képis, c'était il y a quarante-sept jours. Dans son sac elle avait rassemblé ses figures et s'amusait à les disposer où bon lui semblait. Une sur ce bord de fenêtre, ici sur cette table de bar, ou par terre contre ce mur... Elle vagabondait en chantonnant lorsqu'elle aperçut deux silhouettes venir dans sa direction. On ne voyait pas très bien à la seule lueur des réverbères, mais elle avait deviné aux angles carrés de leur crâne les képis qui y siégeaient. Elle ne s'était jamais trop méfiée des hommes aux képis, ils étaient là pour protéger. Jamais encore elle ne leur avait parlé. Elle continua son chemin, indifférente, mais les hommes l'arrêtèrent.

— Petite, c'est toi qui as jeté ce papier par terre ?

Elle ne sut que répondre.

— Tu le ramasses immédiatement, et le mets à la poubelle. C'est de la pollution, et c'est interdit. Passe pour cette fois, mais qu'on ne t'y reprenne plus.

Quelques secondes restèrent en suspens. Elle s'attendait à ce que l'homme rigole sous son képi. Mais son visage sombre demeurait inflexible. Alors Lassa fit quelque pas en arrière sans se retourner, ramassa son iguane et, du bout des doigts, alla le jeter.

— Et qu'on ne t'y reprenne plus !

Lassa aimait se promener dans la ville, lorsqu'il faisait beau. Elle se laissait flotter de rue en rue, de cour en cour, et trouvait mille raisons pour s'amuser. Lorsqu'il faisait beau, les gens prenaient leur temps et flânaient dehors, et souriaient entre eux et autorisaient leurs enfants à gambader dans les parcs. Lassa aussi se rendait dans les parcs, et jouaient avec des garçons et des filles de son âge. Elle parlait peu, mais pouvait s'intégrer facilement dans leurs jeux. Elle les connaissait tous, et en inventait de nouveaux. Elle aimait beaucoup aller dans le bac à sable et bâtir avec ses amis à coup de seaux et de râtaux de nouvelles villes, dans lesquelles les personnages miniatures vivaient dans une joie imperturbable.

Ce qu'elle adorait par-dessus tout, c'était monter dans sa robe à fleurs les marches qui menaient à la grande colline. Par temps caniculaire, elle était quasiment la seule à s'y risquer, et elle partait en éclats de rire en doublant des groupes d'adultes haletants et suants qui avaient accepté l'ascension sans le recours du funiculaire. Au sommet, entourée de couples oisifs et de joueurs de guitare, elle s'asseyait simplement et contemplait des heures durant les bâtiments de la ville en contrebas. La chaleur laissait léviter au-dessus des toits un nuage flou, comme si les maisons avaient trop chaud et cherchaient à se protéger.

Où va cette famille, marchant sur l'avenue, là-bas ? Y a-t-il des gens qui vivent dans cet appartement bizarre ? Ce chien, est-il abandonné ? Pourquoi les feux tricolores ont-ils ces couleurs ?

Parfois, Lassa s'asseyait à côté de

quelqu'un et l'interrogeait à voix haute. Lorsqu'elle préférait rester seule, elle n'avait qu'à imaginer les réponses pour elle-même. « Ils doivent rendre visite à la tante Catherine, qui leur a préparé l'habituelle tarte aux myrtilles, dont personne n'ose dire qu'elle n'est pas bonne, alors que même la tante Catherine se force pour l'avaloir. » « C'est l'atelier d'un vieux photographe un peu fou, qui n'ouvre jamais les volets pour pouvoir développer ses photos, et qui n'en sort même plus, si bien qu'il ne prend plus que des photos de son atelier. » « Mais non, c'est le chien du photographe, sauf que lui aime bien prendre l'air de temps en temps. » « Ça doit être les couleurs préférées de son inventeur. J'aurais aussi pris du vert, avec du mauve et du bleu. »

À la fin de la journée, elle se plaçait au point le plus haut de la grande colline, sur la pointe des pieds, pour être la dernière à voir le soleil se coucher complètement derrière l'horizon, avant de redescendre les escaliers. C'est dans cette descente qu'un jour elle fit connaissance du petit garçon.

Il était assis sur un banc avec sa mère, et ils se levaient quand Lassa les aperçut. Elle remarqua que le petit garçon avait laissé quelque chose derrière lui. C'était une sorte de fleur en papier, pointue, avec de minuscules ronds de couleurs. Ça avait l'air précieux, alors Lassa lui courut après et le lui rendit. Le petit garçon sembla content.

— Ma cocotte ! Merci beaucoup, elle a dû tomber. Tu veux que je te le fasse ?

Elle lui fit hâtivement oui de la tête, tant et si bien que ses courtes tresses heurtèrent doucement sa nuque.

— Dis un chiffre !

Lassa décida sept. Le petit garçon compta.

— Choisis une couleur !

Il y avait du vert, et du mauve. Lassa montra le mauve.

— « Tu dois miauler comme un chat. »

Lassa éclata de rire.

— Allez, miaule !

Elle hésita un peu, et puis poussa un beau miaulement aigu de chat. Le garçon rit avec elle.

— Tu peux la garder si tu veux, j'en fabriquerai une autre.

Lassa le remercia, et mit ses doigts dans la cocotte. Elle alla s'asseoir sur le banc et l'examina. Sous chaque triangle, le petit garçon avait écrit une phrase différente.

Des semaines entières, Lassa défila dans les rues avec une cocotte en papier dans la main. Elle avait facilement appris à refaire les pliages, et essayait d'inventer des phrases originales à cacher sous les pétales. Chaque jour, elle partait avec une nouvelle cocotte, et y jouait avec les gens qu'elle croisait. « Chantez l'air d'une chanson avec d'autres paroles », « Faites le poirier », « Buvez un grand verre tout entier sans respirer », « Imitiez le canard poursuivi par un chasseur »... Des inconnus avaient devant elle exécuté les plus drôles pitreries. Elle s'amusait beaucoup.

Un après-midi, elle avait repéré un vieux monsieur qui avançait lentement, le dos courbé sur sa canne en bois, sur le trottoir d'en face. Elle avait traversé la route pour s'interposer devant lui, et lui avait fait la cocotte. Le vieil homme tomba sur « Apprenez-moi quelque chose ».

Ni une ni deux, il lui fit en la fixant dans ses yeux proches :

— Tu sais faire autre chose que les cocottes ?

Lassa balança son crâne pour répondre que non. Elle faisait quand même très bien les cocottes.

— Asseyons-nous.

Ils s'assirent sur un banc qui se trouvait là, et lentement, très lentement, en un temps qui parût infini à l'enfant débordant d'énergie, le vieil homme porta sa main à une poche intérieure de sa veste, en tira un carnet à spirales, et déchira un feuillet rectangulaire à carreaux. Sans mot dire, il la plia en deux, en deux encore, la retourna, puis plia... Ses doigts ne tremblaient pas. Il avait des mouvements très précis. Lorsqu'il eut terminé, il posa sur la cuisse de Lassa un petit crapaud. Son index pressa l'arrière-train, et le batracien s'envola jusque son ventre.

La feuille de carnet avait pris vie ! Elle était devenue une vraie grenouille sauteuse ! Lassa s'amusa un certain temps à la faire bondir le plus haut et le plus loin possible. Elle se décala à une extrémité du banc, et, avec son âgé partenaire, ils se l'envoyèrent en allers et retours acrobatiques.

Lorsqu'elle fut satisfaite de ses jets, Lassa demanda au vieux monsieur un autre feuillet de son carnet, pour qu'elle puisse essayer aussi. Elle tenta de comprendre comment le batracien géométrique avait pris forme, mais les plis ne semblaient jamais dans le bon sens. Tout au plus parvenait-elle à imiter vaguement le corps triangulaire de l'animal. Elle usa une, deux, cinq feuilles, puis finit par demander au vieux monsieur de lui montrer comment il avait fait. Alors ils disposèrent tous deux une feuille vierge sur les genoux, à la manière d'une serviette en tissu au restaurant, et le vieux monsieur refit ses gestes lents et précis, marquant une pause entre chaque pour que Lassa puisse le reproduire. Ils étaient exactement symétriques, avec un temps de décalage. Entre leurs doigts la matière s'anima peu à peu.

La grenouille de Lassa sautait un peu moins bien que celle du vieux monsieur. Elle était un peu bancale, et il la qualifia d'« estropiée », mais Lassa lui répondit qu'elle était peut-être tout simplement trop vieille, comme lui. Ça le fit rire. Il avait vraiment un rire de vieillard, provenant du fond d'une gorge cavernueuse, mais chaleureux et franc. Elle lui demanda s'il savait

donner naissance à d'autres animaux, et de les lui enseigner.

— Si tu veux, reviens me voir quand tu le souhaites, je passe souvent par ici. Au fait, sais-tu comment ça s'appelle ? Ce sont des « origamis ». L'art du papier plié. « Origami », c'était joli comme mot, ça sonnait un peu comme « salami ». Lassa glissa sa grenouille estropiée dans une poche, et le vieux monsieur lui laissa conserver les deux autres, pour qu'elles ne soient pas séparées.

Des semaines durant, Lassa s'en allait vagabonder dans le quartier où elle avait croisé le vieux monsieur la première fois. Elle le quêta candidement, guettant chaque carrefour, et courait à lui lorsqu'elle l'apercevait enfin. Il marchait toujours précautionneusement, plié en deux sur sa canne, peinant à soulever ses chaussures. Alors elle l'accompagnait, en lui montrant les origamis les plus réussis qu'elle avait façonnés depuis la veille. Le vieux monsieur lui avait appris plein de nouvelles formes : des cygnes, des tortues, des tourbillons de plusieurs teintes, des papillons, des bateaux, et même des éléphants ! Il lui amenait des feuilles de toutes les couleurs, et elle pouvait repartir avec pour s'entraîner. C'était un vrai petit monde qu'elle s'était à force constitué, une jungle féérique, un zoo sans grillage, léger comme du papyrus.

Quand Lassa avait fini de lui montrer ses origamis, le vieux monsieur et elle s'asseyaient sur un banc, ou sur des marches, ou bien même à la table d'un café où il lui offrait une citronnade. Il posait son chapeau à côté de lui, et lui apprenait une nouvelle sculpture. Une seule à chaque fois. Et Lassa répétait devant lui jusqu'à ce qu'elle y arrive parfaitement. Avec le temps, elle n'avait même plus besoin de copier les gestes du vieux monsieur. Il lui suffisait de le regarder faire la première fois, et elle pouvait reproduire la forme immédiatement. Au fur et à mesure, elle ajoutait des détails aux êtres qu'elle créait : une oreille plus ronde, un ventre un peu plus gros, une forme plus en relief... Un jour elle était arrivée avec une fleur en papier. Une fleur complète, avec tige, feuilles et pétales. Elle avait utilisé plusieurs feuilles du vieux monsieur, et au sommet de la tige verte s'épanouissait un bouquet rouge, bleu, jaune et orange. Elle l'avait offerte au vieux monsieur. Il lui avait promis de la mettre chez lui, dans un vase sans eau.

Il se montrait toujours très gentil et patient avec elle, et elle était satisfaite d'avoir pu le remercier avec la fleur. Les heures passées avec lui semblaient suspendues, comme les mouvements qu'il donnait

avec ses bras. Lassa adorait le rejoindre. Pourtant, en le cherchant un après-midi, elle ne trouva pas le vieux monsieur dans les rues. Elle avait parcouru plusieurs fois chacune, son sac en toile rempli de nouveaux pliages sur l'épaule, sans trouver nulle trace de sa canne et de ses chaussures usées. Le lendemain, elle ne le trouva pas non plus. Ni le surlendemain.

Il sortait pourtant tous les après-midi, Lassa l'avait toujours rencontré. Jamais il ne l'avait avertie qu'il ne se promènerait plus, qu'elle ne pourrait plus le voir. Elle était venue dès le lever du soleil et avait traversé le quartier de long en large, jusqu'à la nuit. Seule la sirène aiguë d'une ambulance était venue la sortir un instant de sa recherche effrénée. En vain.

Au bout d'une semaine sans croiser le vieux monsieur, Lassa eut une idée : comme elle portait toujours son sac en toile avec quelques origamis, elle allait les laisser dehors. Ainsi, s'il venait à passer, il pourrait voir ses nouvelles figurines. Elle glissa la main dans son sac, et posa un petit crabe marron sur le bord du trottoir. De la sorte elle vida la totalité de sa musette dans les rues du quartier, les animant de touches de couleurs chatoyantes.

Elle recommença le lendemain, et le surlendemain, et les jours d'après. Souvent, ses origamis de la veille avaient disparu. Peut-être le vieux monsieur les avait-il emmenés chez lui, pour les mettre avec la fleur. Aux quelques-uns qui restaient, elle apportait du renfort. Un jour, elle remplit son sac de cent grenouilles sauteuses, et en recouvrit le banc sur lequel elle avait appris avec le vieux monsieur, la première fois. On aurait dit un nénuphar géant, entièrement enseveli sous un troupeau de batraciens. C'était très drôle à voir. Si le vieux monsieur l'avait oubliée, en passant devant le banc il se souviendrait forcément d'elle.

L'hiver arriva et Lassa dut cesser d'arpenter le quartier du vieux monsieur. Il faisait trop froid pour s'asseoir dehors et apprendre des origamis. Alors elle passa son temps à inventer de nouvelles formes. Elle se mit à créer des instruments de musique, et des petits édifices, des fruits, ou des personnages minuscules. Les reptiles étaient ses préférés : elle pouvait faire de longs serpents au corps dentelé, ou bien des lézards, iguanes ou crocodiles. Jamais elle n'en avait vu en réalité, elle était donc heureuse d'en avoir des imitations réduites et de les faire vivre dans cette zone du monde où ils étaient absents. Elle les façonnait à l'aide de vieux journaux ou magazines ramassés çà et là. Il y avait tellement de formes qu'elle ne pouvait pas toutes les garder. Dans son sac



elle conservait ses favorites, et devait abandonner les autres, sans oublier comment les reproduire.

Dès qu'elle le pouvait, elle dépensait son argent dans une boutique pour acheter des paquets de feuilles blanches, et colorées, et quadrillées. Ça pesait lourd dans son sac, mais les paquets rapetissaient vite. Elle en sculptait les feuilles, mariant les teintes et les formes, et, à la tombée de la nuit, sortait dans la ville pour les déposer. Elle semait ses origamis comme un fermier des graines. La ville était son champ, les rues ses sillons. Et chaque soir c'était une centaine de petites figurines qui s'installaient à même le parterre crasseux, à la lumière des lampadaires qui leur masquaient les étoiles.

Elle n'avait pas oublié le vieux monsieur, et en laissait régulièrement dans sa partie de la cité. Mais s'il avait changé sa promenade, désormais, elle était sûre qu'il croiserait l'un de ses origamis. Et puis, ça l'amusait d'explorer la ville entière avec son sac rempli, et de poser un papier où ça lui semblait joli. Elle les laissait dans leur sommeil, et, en se réveillant le matin, les imaginait bâiller en s'éveillant eux aussi, avec les premiers rayons solaires, aux quatre coins de la ville.

Lorsque ses paquets étaient épuisés, elle utilisait les journaux avant d'avoir assez économisé pour s'en procurer à nouveau. À force de déambuler, elle connaissait les meilleurs endroits pour ses figurines, avec du silence, des arbres et plein de recoins où les cacher. Lorsqu'elle le pouvait, elle s'amusait à mettre du papier blanc et uni sur les rues sales et pavées, et quadrillé contre les murs trop lisses de certains immeubles. Le contraste les faisait ressortir du décor, s'élever au premier plan, comme sur sa peau noire lorsqu'elle manipulait des feuilles crémeuses.

La dernière fois que Lassa s'est faite coincer par des hommes au képi, c'est hier. De multiples fois déjà elle s'était faite reprendre pour pollution de l'espace public, et avec

incompréhension elle avait dû se débarrasser des origamis, parfois de son sac entier. On la laissait repartir, en l'avisant de ne plus recommencer.

Hier, elle est tombée sur des hommes au képi qui l'avaient déjà surprise. Ils étaient deux, comme souvent, deux messieurs ventrus, dont les lèvres de l'un supportaient une moustache très noire et très touffue. Ils la virent de loin et accélèrent le pas.

— Hep, toi !

Lassa était restée transie.

— C'est bien ce qui me semblait, c'est toi. On t'a déjà vu, et les collègues nous ont rapporté tes méfaits. Tu ne veux donc pas cesser de balancer des papiers par terre, hein ? On dirait même que ça t'amuse ? On verra si tu t'amuseras encore, quand on t'embarquera.

Ils l'attrapèrent chacun par un bras. L'homme à sa gauche saisit son sac et le lança carrément un peu plus loin, dans une benne à ordures. Lassa ne dit mot.

Ils l'emmenèrent jusqu'au commissariat. À l'intérieur, Lassa reconnut plein d'hommes au képi qu'elle avait déjà vus. Ils levèrent tous les yeux vers elle au même moment.

— Ah, la petite salisseuse. Beau boulot, les gars. Elle veut toujours pas se calmer ?

— On dirait que non. M'est avis qu'elle changera d'attitude après une nuit derrière les barreaux.

On la confia à un autre homme, sans képi, mais avec la même veste que les autres. Il la guida à travers des escaliers descendants, un dédale de salles et de couloirs, jusqu'à une grille à la porte ouverte.

— Tu vas passer la nuit ici. Tâche de réfléchir à ce que tu as fait. On viendra te chercher demain matin.

Il referma la grille sur elle, et verrouilla à clé la cellule dans un

chaos de cliquetis métalliques. Puis il s'éloigna, claquant une autre porte derrière lui, et Lassa se retrouva entièrement seule.

La cellule n'était pas très grande. Le sol était gris, comme les murs et le plafond. Contre le mur du fond, dans toute sa longueur, une plaque de béton s'étendait à un mètre environ du sol. Il n'y avait pas de coussin. Il n'y avait pas non plus de fenêtre. Lassa avança sa tête à travers les barreaux, les saisissant entre ses mains. Ils étaient d'un fer gris, froid, et rugueux.

Lorsque le gendarme surveillant vint inspecter les cellules ce matin, il fut surpris de découvrir la porte de l'une d'elles entrebâillée. De loin, il crut voir dans le trou de la serrure une sorte de clé, très fine, comme du papier. En s'avançant, il ne put qu'être spectateur d'un tableau singulier. La cellule était submergée de formes en papier. Le sol était tapi de plusieurs couches d'insectes et de mammifères, et d'arbres et de fleurs et d'instruments de musique. Sur le lit s'étaient des maisons et des bonshommes, et d'autres animaux encore, d'autres instruments. Autour d'un barreau, sur toute sa hauteur, s'entortillait un long serpent. Jusqu'au plafond pendaient des créatures ailées, oiseaux, ptérodactyles, Pégases, libellules, avions de chasse...

Il se baissa pour en ramasser une et, aux écritures, reconnut les carnets d'amendes utilisés par lui et ses collègues.

C'était dommage, ces origamis-là le vieux monsieur ne les verrait sans doute jamais.

Vincent Mézil

Dessinateur de bandes dessinées

PROPOS RECUEILLIS PAR : Jérémy FRAÏSSE

Vincent Mézil, jeune auteur de bandes dessinées, a co-dessiné *La Guerre des Sambre – Hugo & Iris*, histoire d'amour tragique, préquel de la série *Sambre*, débutée en 1986 par Yslaire et Balac. Passionné de cinéma, il attache une importance particulière à la mise en scène, aux décors et costumes, laissant de côté les planches trop conventionnelles au profit d'une organisation des cases plus ambitieuses, faisant la part belle aux grands dessins, toujours de manière fluide. Le visuel n'est pour lui qu'une facette de la BD, autant art narratif que figuratif. Ses premiers albums ne sont pas des œuvres historiques proprement dites, mais grâce aux travaux de recherches et de reconstitution de l'auteur, le lecteur plonge pleinement dans la France bourgeoise du milieu du XIXe siècle et s'attache à suivre l'histoire tragique et romantique de la famille Sambre, scénarisée par Bernard Yslaire. Aujourd'hui, Vincent Mézil devient scénariste, toujours attaché à l'Histoire, sans pour autant faire un cours d'histoire. Son ambition : que le lecteur s'évade de notre temps et revive le passé, aux côtés de personnages aux destins parfois joyeux, parfois tragiques.

“Le dessin est la touche finale, ce n'est pas la première chose dont l'auteur s'occupe.”

COMMENT PERCEVEZ-VOUS VOTRE TRAVAIL ? COMME ÉTANT CELUI D'UN HISTORIEN ? D'UN DESSINATEUR ?

Il y a beaucoup de facettes au métier d'auteur de bandes dessinées, il faut toutes les considérer pour arriver à un bel ouvrage. La première chose est bien sûr d'avoir une bonne intrigue. Il faut ensuite choisir une mise en scène, trouver un rythme qui fait qu'après avoir lu deux pages, le lecteur ait envie de voir la suite. Une bonne intrigue avec une mauvaise mise en scène fera un album raté. Le cadrage est aussi très important : la taille des cases, les angles de prise de vue, les lumières participent pleinement à l'intention scénaristique et émotionnelle de chaque scène. Le travail d'historien est intéressant car il permet de recréer un univers, et la bande dessinée se prête bien à ce genre d'exercice compte tenu du fait que cela ne nécessite pas – contrairement au cinéma – de gros moyens de reconstitution. Cela prend tout de même beaucoup de temps : lorsque je cherche à reconstituer le palais des Tuileries, je le fais le plus fidèlement possible en trouvant et en confrontant un maximum d'éléments. Enfin, il faut que le dessin soit satisfaisant pour bien mettre en valeur le travail fait en amont. Le dessin est la touche finale, ce

n'est pas la première chose dont l'auteur s'occupe. Il faut essayer de donner vie à ses personnages ; de donner une âme à l'œuvre en y mettant ses propres émotions et son vécu : c'est la différence principale entre un biopic et une biographie. Il faut acquérir de grandes connaissances historiques pour pouvoir ensuite mieux s'en détacher et ne pas avoir peur de modifier certaines choses si cela améliore le récit.

UN MAUVAIS DESSIN PEUT ÊTRE ÉLIMINATOIRE. ON A DONC SOUVENT AFFAIRE À DES DESSINS STANDARDISÉS, UTILISANT TOUS LES MÊMES LEVIERS. POURQUOI SE DÉMARQUER ?

Artistiquement, il est intéressant de mettre en valeur ses qualités et de camoufler ses défauts en créant son style. Je ne pense pas qu'il soit préférable de tenter de combler ses faiblesses afin d'arriver à un résultat satisfaisant mais moyen, mais plutôt de bien travailler ses qualités afin de les rendre encore plus exceptionnelles. C'est le cas du dessinateur Juanjo Guarnido qui a réussi, dans les premiers tomes de *Blacksad* (parus dans les années 2000), à réaliser de très bons albums, sans toutefois être vraiment innovant. À l'inverse, des dessinateurs



moins doués, selon moi, ont aussi réussi à tirer leur épingle du jeu : Bilal est connu dans le milieu non pas pour la justesse technique et anatomique de ses dessins, mais pour son style graphique qui est abouti et offre un résultat très convaincant. On retrouve aussi cela en peinture avec les impressionnistes par exemple.

Dans mon travail, j'essaie donc d'utiliser et de mettre en valeur mes qualités : je travaille énormément la mise en scène, les jeux de lumières et cadrages, ainsi que les décors et la documentation historique. Par exemple, la plupart des dessinateurs n'aiment pas dessiner les décors, donc en les travaillant beaucoup, je tente de me démarquer. De manière générale, pour mettre en valeur mon travail, je mise sur la précision, le détail, les recherches, bref, tout ce qui est long et fastidieux. Même dans le monde sportif, ceux qui gagnent des titres ne sont pas toujours les plus doués mais ceux qui sont les plus déterminés, les plus motivés. En art, il n'y a évidemment pas de compétition mais beaucoup d'œuvres majeures n'ont pas été réalisées par les plus grands virtuoses et à l'inverse, certains artistes surdoués n'ont jamais produit le moindre chef-d'œuvre.

SELON VOUS, QUI EST UN GRAND DESSINATEUR ? JEAN GIRAUD ?

Giraud ? Oui c'est un des tout meilleurs.

MÊME SI LE RENDU VISUEL DE CERTAINS DE CES ALBUMS N'EST PAS PARFAIT, COMME LES PREMIERS TOMES DE BLUEBERRY OU LA VERSION IRLANDAISE, SON TOME DE XIII ?

L'un n'empêche pas l'autre : on peut être un très bon dessinateur et se tromper sur le rendu visuel, trop en

faire, ou au contraire, ne pas assez s'investir dans un projet... on trouvera toujours à redire. Mais quand on voit le trait de crayon et l'assurance du dessin, on reconnaît tout de suite que c'est un grand dessinateur. Il a apporté beaucoup de choses à la bande dessinée, aussi bien sous son nom que sous son pseudonyme Moebius. On sent qu'il aurait pu tout faire. C'est un peu comme Kubrick : il a travaillé sur énormément de genres différents (science-fiction, film de guerre, film historique, drame social, comédie). En dehors de ces génies, la plupart des auteurs ne s'intéressent pas à tout et surtout ne sont peut-être pas doués dans tous les genres de la bande dessinée. A titre personnel, je me sens, par exemple, incapable d'écrire et dessiner un album humoristique.

Le virtuose du dessin a une telle vision dans l'espace que cela lui permet de savoir à l'avance et de manière très précise quel sera le rendu final. D'ailleurs, Michel-Ange disait, à propos d'une de ses sculptures, qu'il avait vu un ange dans le marbre et qu'il s'était contenté de ciseler autour afin de le libérer.

POURQUOI ÊTRE À LA FOIS SCÉNARISTE ET DESSINATEUR ?

La bande dessinée possède – comme le cinéma – la faculté de pouvoir plonger le lecteur dans un univers. Pour autant une bande dessinée historique ne doit pas être un cours d'histoire. Oui, le lecteur doit être pleinement immergé et cela par un trait fidèle à l'Histoire. Je pense que la découverte de ce monde doit être tout aussi fascinante pour le lecteur qu'elle l'a été lors de mes recherches antérieures et lorsque finalement je me mettais au travail. D'autant plus si lui comme moi ne connaissions pas bien le sujet initialement. C'est cela qui est agréable : partir ailleurs et ne plus être chez soi avec son livre. Avec un bon film historique ou avec un space opera réussi, on sera plongé dans une époque ou dans l'espace.

“Avec Autant En Emporte Le Vent, on n'est pas devant son écran, on est durant la guerre de Sécession aux Etats-Unis. Avec un bon space opera, on sera dans l'espace. Ce qui me plaît dans la BD, c'est de retranscrire ce sentiment sur du papier.”

Ce qui me plaît dans la BD, c'est de retranscrire ce sentiment sur du papier. Et en plus de l'univers visuel, il faut, et c'est le plus important, être avec les personnages, au cœur de l'action et de l'émotion. Du coup, le fait d'avoir la double casquette de scénariste et de dessinateur permet de faire coïncider au mieux les envies visuelles et les envies narratives. Une idée d'image ou de séquence peut m'amener à modifier le scénario. Tout comme une idée de dialogue peut faire évoluer une image.

AUJOURD'HUI LE RYTHME DE SORTIE DES BD EST TRÈS ÉLEVÉ. UN NOMBRE TRÈS IMPORTANT DE SÉRIE DÉBUTENT CHAQUE ANNÉE ET LES DIFFÉRENTS TOMES SORTENT DE PLUS EN PLUS RAPIDEMENT. EXISTE-T-IL UNE BAISSÉ EN QUALITÉ ?

La plupart du temps, les tous premiers tomes d'une série sont les meilleurs, pas toujours, mais souvent. C'est également vrai pour les séries télévisées. L'auteur scénariste a besoin d'une accroche, de faire bien démarrer son histoire. Le dessinateur est motivé car il travaille sur de nouveaux personnages, un nouvel univers, il peut essayer de nouvelles techniques de travail. Au début de ma collaboration avec Jean Bastide sur La Guerre des Sambre, nous explorions un nouvel univers historique, le XIXe siècle, et une nouvelle technique de travail à deux. Mais petit à petit, on a l'impression de faire presque toujours la même chose. Comment maintenir l'intérêt et l'envie ? Par l'histoire : si on peut vivre avec nos personnages et qu'il se passe des choses intéressantes à montrer, alors il n'y a aucun problème. La BD est comme le cinéma, c'est un art narratif et pas que visuel : il ne faut pas oublier de raconter une histoire, mais les scénarii ont malheureusement, il est vrai, de moins en moins de tenue. Et l'investissement du dessinateur s'en fera, par conséquent, ressentir.

EN RAYON, IL N'Y A PLUS DE GRANDES SÉRIES COMME DANS LES ANNÉES 80 (XIII, LARGO WINCH) QUI ONT LA PRÉTENTION DE DURER GRÂCE AU SCÉNARIO. LES NOUVELLES SÉRIES (IL ÉTAIT UNE FOIS EN FRANCE, SHERMAN, BLACK OP) SONT COURTES, AVEC UN NOMBRE DE TOMES FIXÉS DÈS LE DÉPART. POURQUOI ?

En tant qu'auteur, je pense que travailler toute sa vie sur une même série doit être très lassant, même si on s'y attache. Ce phénomène est aussi une évolution du marché : les gens ne sont plus financièrement prêts à débiter une série et à acheter quinze ou vingt tomes.

Savoir qu'au bout de quatre ou six tomes à quinze euros, la série sera finie, ça rassure ! Je pense que si le premier tome de XIII sortait aujourd'hui, les ventes seraient considérablement plus faibles. En dédicace, je constate aussi que de plus en plus de gens attendent que la série soit achevée pour acheter l'intégrale et tout lire d'un coup, mais aussi pour être sûr que l'histoire ait bien une fin. En effet, de plus en plus d'éditeurs ne finissent pas certaines séries car elles ne sont plus rentables, ce qui peut être vraiment frustrant pour les lecteurs.

QUEL EST VOTRE PROCHAIN PROJET ?

Mon prochain projet sera toujours dans un cadre historique car c'est un biopic, l'intrigue se déroulant durant la seconde moitié du XIXe siècle. J'ai envie d'amener le lecteur dans un univers qu'il ne connaît pas bien, de le sortir de chez lui et de l'immerger dans la période. Ce sera mes premiers tomes en tant que scénariste et metteur en scène, alors que je m'occuperai aussi du dessin. Je me suis investi dans cette œuvre dès la fin de La Guerre des Sambre, il y a cinq ans. Jusqu'à présent, je me suis concentré sur la recherche documentaire, tant historique qu'iconographique, mais aussi sur le rythme général de l'histoire, le déroulement de l'intrigue, l'évolution psychologique et émotionnelle des personnages, tout ce qui forge les fondations d'une histoire et qui sont indispensables à l'élaboration d'un projet réussi.

Je tente de tout mettre en œuvre pour que cette série soit une œuvre majeure pour moi, mais aussi pour la BD en général. Ce n'est pas prétentieux, mais plutôt ambitieux. Je ne dis pas si je vais y arriver, mais c'est mon objectif. J'ai envie de faire quelque chose d'intéressant, de plonger mon lecteur sous le Second Empire et de lui donner, dès l'ouverture du livre, l'envie d'y plonger dedans et qu'ensuite, il ait tout autant de plaisir à lire l'histoire et suivre le destin de mes personnages.



Réveil Difficile

TEXTE : Alexandre LEGAY

« ... Joey du matin, avec Joey tentez de gagner l'intégrale de David Bowie en envoyant un mail dès que vous entendez deux titres à la suite de David Bowie à joey@dbfm.fr. Alors restez sur votre radio préféré... »

Revoilà Joey qui me grésille dans les oreilles et me réveille en sursaut. Effectivement, sept heures vingt-trois. Par réflexe, je l'éteins, comme tous les matins. Mais cette fois je ne me lève pas. Mon esprit n'était pas ce matin le chewing-gum saveur tutti frutti au goût de trop mâché qu'il était tous les matins. Aujourd'hui j'avais plutôt affaire à un truc lourd et froid comme de l'acier ou quelque chose d'approchant. Je fixe le réveil. Ces deux petits points qui clignotent, tout rouge, et leur affichage digital.

7:25

Je me mets à vouloir que la marche s'inverse. Remonter le temps. Pourquoi est-ce que j'en étais arrivé là ? J'étais bien mieux avant. Ce temps où je marchais tout seul avec ma tente, mon petit réchaud et mes boîtes de sardines sur le dos. Le plus souvent je suivais les côtes pour m'endormir avec la mer pas trop loin. Pourquoi j'étais parti là-bas, j'en savais rien. Pourquoi la mer, je ne savais pas non plus. Je pouvais rien expliquer, j'avais juste envie de marcher le long de la mer. Comme cette métaphore merdique des livres que je lisais sur le chemin avec un papillon de nuit et une lampe. Peut-être que si je marchais assez longtemps je finirais par arriver.

7:29

Parfois je rencontrais des gens, qui marchaient aussi, avec un but. Ils pouvaient m'expliquer que c'était un défi personnel, une tradition, l'envie de prendre la route pour rencontrer des gens, un peu différents. Moi je marchais à leurs côtés parfois. Sans trop bien savoir pourquoi. On partageait une boîte de sardine ou deux le long du chemin. Parfois ça allait un peu plus loin et on faisait un bout de route ensemble.

Je voyais du pays, je voyais des saisons. J'ai dû m'échapper trois ans comme ça.

7:36

Le bruit de la pluie sur la fenêtre basculante. Il doit pleuvoir dehors. La pluie ici c'est chiant. Là-bas j'en avais rien à faire de la pluie, ça transformait le paysage et ça finissait toujours par passer. Ici ça me fait chier. Ici tout me fait chier de toute façon. Si j'avais été un ado, j'aurais tué des chats en disant que la vie de toute façon c'était de la merde, ou je me serais fait du mal. Mais j'avais passé l'âge de ces conneries.

7:45

Ça commençait à faire longtemps que je contemplais ce réveil. J'aurais peut-être dû l'emporter d'ailleurs. Comme ça, j'aurais pu garder ses piles pour ma lampe torche et l'abandonner sur un rocher au bord de la route ou le balancer aux poissons qui auraient été très contents d'avoir un aussi beau réveil.

Plus je regardais ce réveil, plus je pensais à la journée d'aujourd'hui, et plus j'avais envie d'y retourner. J'avais faim de ces grands espaces qui vous laissent croire que vous pourriez atteindre le bord du monde. Je pouvais pas continuer ici, il fallait que je retourne voir la mer.

8:04

J'ouvrai mon réveil et retirai les piles.

Je me réveille dans ma tente. Le soleil est déjà levé, et se glisse à l'intérieur avec une lumière encore toute embrumée. Comme il ne me reste plus grand chose à manger, je déjeune d'une boîte de sardines à l'huile sur une tranche de pain au goût d'embruns. J'enfile mes chaussettes et mes chaussures et me remet en marche, l'esprit d'une sérénité abyssale. Un phare clignote de l'autre côté de la baie et comme le papillon de nuit, ça me faisait une lampe à suivre. La mer est plutôt calme en contrebas et ses vagues me permettent de rythmer un peu mes pas. Je laisse le soleil m'aveugler un instant et profite de sa chaleur naissante.

Je continue à suivre la baie vers ce phare. Il faudrait que je puisse déjeuner pas loin. Je rencontre sur la route trois vieilles femmes dont deux d'entre elles avaient l'air de tenir un débat très intéressant sur le beau temps et la troisième les écoutait distraitement, marchant avec peine. Je rencontre plus loin trois petits vieux qui jouaient aux boules et un autre en train de promener son chien. Je décide de faire un bout de route avec le vieux au chien, comme il n'habite pas très loin du phare. Dans ses poches de vieux monsieur, il avait des bonbons au citron qu'il gardait habituellement pour ses petits-enfants et m'en offre un sur le trajet.

8:38

Le téléphone sonna.

Elle était bien loin la mer finalement.



ILLUSTRATION : Évasion, Aubin CORTALE

Equime

Cuisine locale



TEXTE : Héloïse TSCHORA

– Photographe animalier ?

On part au-devant de belles galères, avait soupiré sa mère en écrasant la petite perle dorée qui fermerait le collier.

Naj avait songé avec méchanceté que pour une femme qui n'avait jamais mis les pieds hors de chez elle et se contentait de vendre des gerbes d'iris en perles de rocaïlle par internet, avoir un métier était en soi une source de belles galères. Mais elle n'aimait pas se disputer avec Maman, alors elle avait seulement répliqué qu'il fallait bien que ses études lui servent à quelque chose. Au fond, elle savait qu'elle exerçait le plus beau métier du monde.

Les doutes de sa mère étaient peut-être fondés, au bout du compte. Naj grelottait, terrée dans les hautes herbes derrière le jardin d'orangers. Certes, il y avait cette invraisemblable succession de malchances, mais si l'on était honnête... si l'on remontait au tout début. Oui, tout avait commencé alors qu'elle chassait le tec-tec (Tarié de la Réunion, saxicola tectes) dans les tamariniers de Mafate.

Missionnée par Images Doc.

Naj ferma les yeux et poussa un soupir. Cet après-midi là, il avait fait une chaleur d'enfer. Pas un seul volatile n'avait daigné quitter le couvert des arbres, et elle avait crapahuté des heures dans la forêt, son appareil photo en bandoulière. Vers quinze heures, elle avait repéré un papangue (Busard de Maillard, circus maillard), qui planait de plus en plus bas. Patiente, désagréablement consciente de la sueur qui dégoulinait au creux de sa colonne vertébrale, elle avait suivi l'oiseau jusqu'à ce qu'il se pose, sur un roc au bord de la falaise. Le faucon observait attentivement le torrent presque à sec en-dessous. Il apparaissait à contre-jour. Naj avait pris quelques clichés, puis rampé lentement sur le côté, dans la direction du gouffre, pour mettre le soleil entre elle et l'oiseau. Là... Elle avait calé son objectif, tourné doucement la molette du zoom, et pris l'une des plus belles photos de son voyage.

Tout de même le faucon semblait fasciné par le torrent.

Naj avait repassé l'appareil autour de son cou et jeté un œil en contrebas. Cadavre.

Un type éclaté sur les pierres dans une sale position. Tombé de là-haut, forcément. T-shirt violet. Pas de sang. Un silence affreux.

Elle ouvrit la bouche pour gémir.

Le papangue eut un frisson et décolla. Naj se retourna en saisissant son appareil par réflexe, mais le faucon avait déjà rejoint sa place favorite, juste sous le soleil.

En bas, le corps avait disparu.

Le soleil se couchait quand Naj arriva au gîte. Elle avait un mal de tête affreux, comme si son crâne était une casserole dans laquelle un homard aurait bouilli toute la journée. Le Réunionnais qui vint l'accueillir portait un bob kaki, une polaire et une paire de tongs. Il cultivait, outre les orangers et les citronniers de son jardin, une petite moustache de dandy un peu ridicule au regard de son accoutrement rustique.

– Bienvenue au gîte de la Falaise ! Vous serez trois dans le bungalow. Le couple est déjà installé, précisa-t-il en lui serrant la main. Vous devez venir de loin pour arriver si tard !

– Je marche doucement, répondit évasivement Naj, ennuyée.

L'homme avait remarqué son appareil photo. Il allait ajouter quelque chose, mais dit simplement :

– Votre dortoir est là-bas, après le poulailler. Le dîner est servi à 18h30 dans la salle à manger, juste là. Vous entrez par la petite porte derrière les citronniers. À tout à l'heure, mademoiselle.

“En bas, le corps avait disparu.”

Naj opina de la tête et s'éloigna dans le jardin. Il s'étendait jusque la falaise, où les hautes herbes qui descendaient en pente douce faisaient place à des massifs de ronce et des plaques de cailloux. Une petite clôture en fil de fer avait été plantée de façon très symbolique – même un enfant de trois ans aurait pu la franchir s'il lui était venu l'envie de se jeter de là-haut.

Naj réprima un frisson. Elle n'était plus vraiment sûre de ce qu'elle avait vu. Il faisait si chaud... Le soleil tapait fort, elle n'avait pas bu assez d'eau. Elle n'était certaine que de ce détail

– l'homme portait un T-shirt violet.

Les agrumes avaient des couleurs vives et sentaient bon. Cela la réconforta. C'était un joli jardin. Le pavillon se tenait plus loin, au fond du terrain, en face du poulailler. Son hôte avait laissé la volaille s'éparpiller et celle-ci picorait la terre avec cette obstination sérieuse typique de son espèce. Les animaux domestiques étaient bien les seuls pour lesquels Naj n'eût pas le réflexe de darder son objectif. Peut-être les poules s'en offusquèrent-elles, car elles lui firent un accueil catastrophique, se précipitant sur elle pour lui pincer les mollets.

– Eh ! Du calme, vous... Aïe ! Stupides poulets !

Une petite poule noire et blanche, de la taille d'une pintade, était particulièrement vicieuse ; elle s'attelait à exciter le grand coq décharné dont les ergots filaient des sueurs froides à Naj. L'homme au bob avait déjà disparu dans la maison, personne en vue pour chasser les oiseaux. Naj battit bruyamment des bras pour chasser la volaille vindicative, mais elle ne récolta que quelques coups de becs bien placés qui lui égratignèrent les mains. La petite poule revint à la charge. C'en était trop. Malgré ses convictions profondément contraires à la maltraitance animale, la jeune femme flanqua un coup de pied à l'oiseau qui poussa un couinement stupide en décollant de cinquante centimètres. Il resta quelques instants suspendu au-dessus du sol, hésita à battre des ailes, puis retomba dans un bruit mat. Naj retint sa respiration. Les autres poules se figèrent. Alors, le grand coq chargea en poussant un long hurlement lugubre.

La jeune photographe n'eut pas le temps de réagir qu'une petite créature brune fonçait sur l'animal en lui empoignant la queue de toutes ses forces ; la bestiole avait beau caqueter avec véhémence et darder bec et ongles en tout sens, le gamin la saisit par la base des ailes et la secoua violemment loin de son visage.

– Doucement, arrête ! Tu vas la tuer ! s'écria Naj.

L'enfant s'interrompit pour lui lancer un regard charbonneux, battu par de longs cheveux noirs emmêlés sur son front. La jeune femme ravala ses cris. Ce petit garçon avait quelque chose de terrifiant. On aurait dit qu'il était complètement sauvage.

“Un frisson la parcourut. Le soleil avait sombré dans l'océan, les montagnes semblaient grandir en s'obscurcissant, et le froid tombait.”

– Papaaaaaaa ! brailla l'enfant.

– Qu'est-ce qu'il y a, Kiki ? grogna l'hôte en passant la porte de la maisonnette. Repose le coq tout de suite !

L'enfant jeta aussitôt le coq avec autant de force que s'il avait cherché à mettre un panier de basket ; mais l'animal devait avoir l'habitude de ce traitement, car après quelques roulades il se dressait des griffes à la crête en poussant des gloussements outragés.

– Elle a tapé la poulette ! gémit le petit garçon. Elle lui a donné un coup de pied !

– Je suis désolée... elle s'est jetée sur moi ! balbutia Naj.

– Tu lui as fichu un coup de pied ? s'écria le maître de lieux. Ça ne va pas dans ta tête ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette pauvre bête ?

– Elle m'a écorché les mains à coup de bec !

L'homme au bob ramassa le petit oiseau et le caressa rudement.

– Allez, ça va ! L'incident est clos. Kiki, occupe-toi de la poulette.

Mais au regard noir qu'il lui lança avant de repartir, Naj comprit qu'elle était très loin d'être pardonnée. Un frisson la parcourut. Le soleil avait sombré dans l'océan, les montagnes semblaient grandir en s'obscurcissant, et le froid tombait. Un cadavre imaginaire, un enfant sauvage et un fermier rébarbatif, et elle piégée dans un cirque montagnard inaccessible par la route, sur une minuscule île au Sud de l'Océan Indien...

Vivement demain, que je me taille d'ici !

En entrant dans son bungalow, elle croisa une femme créole longue et maigre avec un plateau en bois et deux tasses fumantes de thé noir à la vanille de Mayotte.

– Bonjour, dit la femme. Votre chambre est à droite, les sanitaires au milieu.

Quand Naj la remercia, la femme hocha la tête et s'engagea à gauche. La jeune femme laissa tomber son sac à dos au pied du lit, tâta la couverture épaisse et rêche, ôta ses chaussures et entrepris de trier ses clichés de la journée. Elle n'en avait pas pris beaucoup, à cause de cette chaleur insensée qui faisait se terrer les oiseaux sous le couvert des branchages, mais elle était si préoccupée que lorsque vint l'heure du repas, elle n'avait pas encore redécouvert les sublimes photographies du papangue.

Le froid était tombé avec la nuit, un air glacial comme on en trouve en altitude, même au niveau des Tropiques. L'atmosphère de la salle à manger du gîte était, en regard, agréablement tiède. Attablé devant un rhum arrangé, l'homme au bob conspirait en patois avec trois autres gaillards dans son genre, probablement apiculteurs et hôtes dans les montagnes d'à côté. Il n'y avait guère d'autre occupation à Mafate : le cirque, inaccessible par la route et ravitaillé par hélicoptère, vivait des profits générés par les quelques randonneurs excités par l'aventure. Alors que dans la matinée, Naj avait adoré les rues herbeuses des villages qu'elle avait traversés, elle se sentait de moins en moins à l'aise, prisonnière de ce petit bout de montagne. On s'habitue trop vite au luxe de conduire une voiture, de pouvoir partir loin.

Naj serra les mains des hommes qui la scrutèrent sans aménité. Elle commençait à avoir mal au ventre. Difficile d'envisager de passer le repas entre ces regards hostiles... Lui en voulaient-ils toujours à cause de la poule ? Elle tournait sans arrêt la tête vers la porte en espérant voir arriver le couple de la chambre de gauche, le seul soutien qu'elle pouvait espérer.

L'épouse de son hôte apporta une immense marmite de riz.

– Nous n'attendons pas les autres ? s'inquiéta Naj.

– Le mari et la femme ? s'enquit l'homme au bob. Té, je ne crois pas ! Ils sont cloués au lit. Malades comme des chiens.

“Naj serra les mains des hommes qui la scrutèrent sans aménité. Elle commençait à avoir mal au ventre. Difficile d'envisager de passer le repas entre ces regards hostiles...”

– À ce point là ? demanda Naj tandis que la femme apportait les lentilles.

– Des maux de ventres terribles, insista l'homme. Je leur aurais bien filé des médicaments, mais on n'a pas grand-chose, ici... Le médecin, faut qu'il vienne par hélico, vous savez !

– Que leur est-il arrivé ?

Un saladier d'ailes et de cuisses de poulet rôties rejoignit les autres plats sur la grande table.

– Allez savoir... fit l'un des acolytes de l'homme au bob, avec une moustache gauloise poivre et sel. Un sandwich aux bouchons avariés, une insolation, une indigestion de goyaviers... Il y a mille façons de tomber malade à la Réunion.

Naj frissonna et se concentra sur la femme qui amenait à présent l'ingrédient principal du repas, le cari, la sauce à base de tomates et de saucisses qui pimenterait le riz et les lentilles.

– Tomber malade, mais se blesser aussi, poursuivit le moustachu. Dans la caillasse, une chute est si vite arrivée...

Son cœur battait la chamade, mais Naj s'efforça de rester impassible. Elle savait ce qu'ils lui voulaient, maintenant... Mais ne rien laisser paraître, ne rien dire, ce n'était peut-être pas réel...

– Tu es photographe, non ? lança son hôte.

Elle hocha la tête en se levant, toute tremblante, pour quitter la table. Ils l'imitèrent aussitôt. Elle déglutit et pour donner le change, elle se servit une assiette de riz. Mais ils ne se rassirent pas. Au contraire, ils se rapprochaient d'elle.

– Et cet après-midi, tu as photographié une scène qui aurait dû ne pas avoir lieu.

Fébrilement, Naj attira à elle le plat de lentilles et continua de se servir.

– Cet homme qui est tombé, il le méritait. C'est le pire menteur que j'ai jamais vu. Il n'a pas tenu sa parole. Je crois même qu'il volait les gousses de vanille dans les plantations de mon cousin, à Salazie.

Sans les regarder, Naj rajouta une aile de poulet dorée sur le côté de son assiette.

– Mais la loi hors de Mafate est différente. Elle ne raisonne pas comme nous. Elle ne doit pas connaître les photos que tu as prises...

– Je n'ai pas pris de photos ! laissa échapper Naj d'une voix trop aiguë.

– ...ni les choses que tu as vues, compléta son hôte en se plaçant juste derrière elle.

Naj attira à elle la plantureuse casserole de cari et se versa frénétiquement plusieurs louches de sauce rouge et odorante.

– Attention, c'est très pimenté, prévint la femme créole qui, adossée au mur, feignait ne pas voir le manège des hommes.

– Donc toi aussi, tu vas...

Lorsque la main effleura son épaule, Naj poussa un cri et se retourna d'un coup en projetant au visage de l'homme au bob la première chose qui lui tomba sous la main

– la marmite entière de cari brûlant épicé à la mode locale.

– Aaaaah !

– Denis !

– Bon sang !

Le pire des capharnaüms s'était déclenché. L'homme au bob braillait, sa femme braillait, le moustachu et ses deux copains qui s'étaient aussi pris quelques gouttelettes enflammées dans les yeux braillaient plus fort et même Naj hurlait avec énergie. En se ruant dehors.

Naj rouvrit les yeux en entendant le battement des pales de l'hélicoptère. Elle n'avait pas cherché à s'enfuir très loin. Deux des hommes s'étaient élancés sur le chemin de rocaille qui descendait le long du torrent et remontait jusqu'au col des Bœufs, l'accès touristique du cirque, à grandes enjambées souples de coureurs de fond endurcis. Ils l'auraient rattrapée en quelques secondes. Elle avait eu la présence d'esprit de se cacher dans le jardin. Les herbes hautes avaient trempé sa polaire et ses chaussures, elle mourait de froid. Le moustachu était sorti un peu plus tôt, il avait fouillé dans le bungalow et entre les citronniers à la lampe de poche, il avait même réveillé les poules qui dormaient comme d'énormes fruits sur un arbre desséché - un cliché intéressant, avait songé Naj, que le froid et la panique commençaient à anesthésier et qui n'allait pas tarder à tourner de l'œil. Mais il ne l'avait pas vue.

L'hélicoptère tournait en cercle pour se poser. Elle ne devait pas rester là. Il fallait que son hôte soit gravement brûlé pour qu'on missionne l'hélico. Elle était passible de se faire arrêter.

Le moustachu était sorti dans la cour de devant et faisait des signes lumineux au pilote pour le guider. Naj courut jusqu'à son bungalow, fourra ses affaires dans son sac et se faufila dehors.

Elle remonterait le torrent vers le Sud et quitterait Mafate en suivant le passage qui descendait du piton des Neiges, à la croisée des trois cirques. Ils ne s'imaginaient jamais qu'elle comptait passer par là. Le chemin se montrait rude et abrupt, mais c'était le plus court. Elle avait des chances de s'en sortir.

Loin derrière elle, l'hélicoptère se posait. Elle se retourna. Le gamin se dressait sur un promontoire, près de l'arbre à poules, et la regardait fixement.

Les cheveux en bataille, ses pieds noirs de crasse glissés dans de vieilles tongs roses, vêtu d'un sweat-shirt et d'un bermuda fatigués et trop larges, il n'avait jamais dû mettre les pieds hors de Mafate de toute sa courte vie. Elle se trouvait face à face avec un petit Indien réchappé du monde moderne. Le même tenait une pierre. Il la lança sur elle de toutes ses forces, en visant la tête. Le caillou érafla vilainement la joue de Naj, qui étouffa un cri.

La main plaquée sur sa pommette en sang, elle contempla le petit garçon farouche dont le père défiguré gémissait dans la salle à manger sous l'eau froide et les pommades du docteur. Elle, elle avait réussi à s'évader, mais lui ?

“Elle, elle avait réussi à s'évader, mais lui ?”





INTERVIEW

PROPOS RECUEILLIS PAR : Baptiste AUBCEUF

Antoine

BONJOUR ANTOINE. C'EST DONC POUR LA REVUE DES ÉLÈVES DE CENTRALE QUE JE VOUS INTERVIEWE. EST-CE QU'APRÈS QUARANTE ANS PASSÉS SUR LES MERS ET AILLEURS, IL VOUS RESTE ENCORE DES SOUVENIRS DE LA VIE À CENTRALE ?

Oui bien sûr. La vie parisienne, c'était quelque chose d'extraordinaire pour moi, le petit gars venu de province. Je l'ai vécu comme un tremplin vers une nouvelle vie, et déjà une première forme d'évasion.

ET COMMENT LE SUCCÈS EST-IL ARRIVÉ DANS VOTRE VIE CENTRALIENNE ?

Centrale et la chanson, c'étaient deux choses que j'ai menées en parallèle. Au début j'écrivais des chansons avec un copain Centralien ; et puis le succès est vraiment venu de l'extérieur en 1966. Tout d'un coup j'avais huit pages sur moi dans Match, alors que j'étais encore étudiant... Et le jour de mon dernier examen à Centrale en mai 1966, je donnais un concert à l'Olympia. Bien sûr, j'ai dû m'arranger avec la direction pour pouvoir louper certains cours, car à l'époque les amphis étaient obligatoires ; mais ils étaient plutôt conciliants et compréhensifs. Une fois où des anciens de l'école m'avaient

reproché de déshonorer Centrale avec mes cheveux longs, le directeur les avait emmenés dans le couloir d'honneur – un endroit très solennel – pour leur montrer des portraits des pères fondateurs de l'école, qui, eux aussi, en leur temps, portaient les cheveux longs.

VOUS N'ÊTES PAS DEVENU INGÉNIEUR, MAIS DIRIEZ-VOUS QUE VOS ÉTUDES VOUS ONT TOUT DE MÊME APPORTÉ QUELQUES TRUCS ? POUR RÉPARER VOS BATEAUX ?

Je dis souvent qu'à Centrale j'ai appris à apprendre. Je ne sais pas si c'est toujours comme ça, mais je me souviens qu'on restait trois mois sur une discipline, et puis du jour au lendemain c'était fini, on passait à autre chose. On devait être capable de tirer l'essentiel d'un grand manuel en quelques jours, quelques heures. Alors bien sûr c'est quelque chose qui m'a servi par la suite, et notamment pour la navigation. Ma seule tentative de devenir ingénieur a été immédiatement à ma sortie de l'école : j'ai travaillé dans un petit bureau d'études pour dessiner les plans d'un complexe sportif dans le Puy-de-Dôme ; mais le projet n'a pas abouti car à l'époque, j'avais déjà la tête complètement dans la musique.

« La vie parisienne, c'était quelque chose d'extraordinaire pour moi, le petit gars venu de province. Je l'ai vécu comme un tremplin vers une nouvelle vie, et déjà une première forme d'évasion. »

« On dit parfois que le plus grand voyage commence par un petit pas. Pour ce petit pas, ça a été le trajet que j'empruntais tous les matins pour aller à l'école Centrale, qui se trouvait à Paris, rue Montgolfier. »

QUAND ON PENSE À L'ÉVASION, ON PENSE UN PEU À JOHNNY HALLYDAY, QUAND IL S'AGIT D'ÉVASION FISCALE, MAIS ON PENSE SURTOUT À VOUS...

Je ne pense pas qu'on puisse dire que Johnny est un évadé fiscal : il a simplement trouvé une façon astucieuse de gérer sa fortune et ses biens... Quant à moi, c'est vrai que ma vie est une longue histoire d'évasions. On dit parfois que le plus grand voyage commence par un petit pas. Pour ce petit pas, ça a été le trajet que j'empruntais tous les matins pour aller à l'école Centrale, qui se trouvait à Paris, rue Montgolfier. Tous les élèves habitaient à la maison des élèves rue de Cîteaux, et pour aller jusqu'à la rue Montgolfier, il y avait un itinéraire en métro bien précis : on changeait à Châtelet, ou bien à Hôtel de Ville, je ne sais plus. Et puis moi je me suis mis à prendre un circuit différent, plus compliqué : je m'arrêtai au bistrot sur le chemin, je rencontrais des tas de gens différents. Après, les évasions ont continué avec la découverte des États-Unis à la fin de ma première année, puis un tour d'Europe en sac à dos à la fin de la deuxième ; après mon concert à l'Olympia en 66, je suis parti en tournée internationale en Europe, au Canada... Et enfin le bateau, qui m'a procuré une toute nouvelle forme de liberté (même si les contraintes n'ont pas tout à fait disparu !)

EST-CE QUE C'EST UNE FORME DE QUÊTE DU GRAAL (EST-CE QU'IL Y A UNE RÉCOMPENSE À LA FIN ?), OU ALORS EST-CE QUE C'EST COMME LES CHEVEUX LONGS, C'EST PARCE QUE ÇA VOUS PLAÎT ?

Oui ça me plaît ! C'est surtout une façon de rester fidèle à mes convictions, à mon univers de jeunesse, et de perpétuellement découvrir des choses nouvelles. Je ne crois pas qu'il y ait un Graal caché au bout, même si c'est vrai qu'on rencontre parfois quelques endroits paradisiaques où on pourrait s'arrêter.

SI VOUS N'AVIEZ PAS RENCONTRÉ LE SUCCÈS QUASI-INSTANTANÉ EN 1966 AVEC LES ELUCUBRATIONS, PENSEZ-VOUS QUE VOUS SERIEZ DEVENU INGÉNIEUR, COMME D'AUTRES CENTRALIENS AVANT ET APRÈS VOUS, OU EST-CE QUE PARTIR, C'ÉTAIT DANS VOS GÈNES ?

Je crois bien que c'était dans mes gènes, oui. A vrai dire, ma vie avait déjà changé avant que le succès n'arrive. Peut-être que j'aurais pu exercer une profession oui, je sais qu'il y a maintenant des possibilités d'être ingénieur libre, consultant par exemple, mais ça ne m'aurait pas plu. Mon copain avec lequel j'écrivais des chansons, lui, a travaillé pendant quarante ans en tant qu'ingénieur dans la banque.

ON SAIT QUE, SI VOS ALBUMS S'ESPACENT DE PLUS EN PLUS, VOUS ÊTES UN PHOTOGRAPHE ET UN RÉALISATEUR TRÈS ACTIF. VOUS ÊTES EN QUELQUE SORTE PASSÉ D'UN ART À UN AUTRE...

Non ce n'est pas que mes albums s'espacent : le dernier [Demain Loin, sorti en 2012], je ne l'ai pas fait parce que ça m'intéressait énormément, c'est juste que l'occasion s'est présentée. Ce qui m'intéresse, c'est avant tout les livres-photo et les films qu'on réalise [avec ma compagne] : c'est montrer et raconter les lieux qu'on voit dans nos voyages. En 25 ans, j'ai sorti 35 films et un seul album ! Lorsque je suis en France, je donne aussi des conférences, avec l'association Connaissance du monde, au cours desquelles je montre certains de mes films.

MAIS VOUS CONTINUEZ TOUJOURS LA MUSIQUE POUR VOUS ?

Disons que par exemple, je m'attache à bien choisir la musique de mes films. Mais la chanson, ce n'est pas pour

moi. C'est une grosse machine, un monde où chacun est jaloux des succès des autres : ce n'est pas cool. Je suis bien mieux avec mes films et mes livres qui rencontrent des succès certes modestes, mais assez importants pour me permettre de continuer à voyager.

VOUS ÊTES EN CE MOMENT EN AUSTRALIE. QUELS SONT VOS PROJETS D'ICI LA FIN DE L'ANNÉE ?

Là on revient d'un parcours de fou (Birmanie, Thaïlande, Philippines, Laos), et on est en ce moment amarrés pour quelque temps à Brisbane, où on voit des merveilles. Le but est de rejoindre la Polynésie (Tahiti) l'an prochain, après être passé par la Nouvelle-Zélande. Ce n'est pas un tour du monde : on reste dans le Pacifique, une région du globe qu'on aime particulièrement. Et puis sous peu devrait sortir un livre chez Gallimard, 50 ans d'élucubrations, qui retracera mon parcours, sous forme d'album photo interactif avec peut-être un DVD.

A L'ÉPOQUE OÙ VOUS AVEZ COMMENCÉ, MÊME SI VOUS N'ÉTIEZ PAS FORCÉMENT UN RÉVOLUTIONNAIRE, VOS CHANSONS ÉTAIENT UNE RÉVOLUTION EN FRANCE. EST-CE QU'AUJOURD'HUI VOUS PENSEZ QUE LA CHANSON A ENCORE LE POUVOIR DE VÉRITABLEMENT FAIRE ÉVOLUER LA SOCIÉTÉ ?

Disons qu'il s'est vraiment passé quelque chose à l'époque. Après on est toujours un vieux con si on dit que c'était mieux avant ! C'est vrai que le pouvoir et le rôle de la musique ont peut-être évolué depuis les années 60, mais aujourd'hui il existe d'autres moyens, avec Internet : le média a changé, mais le message est le même.

« Après, les évasions ont continué avec la découverte des États-Unis à la fin de ma première année, puis un tour d'Europe en sac à dos à la fin de la deuxième ; après mon concert à l'Olympia en 66, je suis parti en tournée internationale en Europe, au Canada... »

Road Maps for the Soul

TEXTE : Clarie ALSPEKTOR

There aren't any finger pointing songs [in Another Side of Bob Dylan] ... Now a lot of people are doing finger pointing songs. You know, pointing to all the things that are wrong. Me, I don't want to write for people anymore. You know, be a spokesman. From now on, I want to write from inside me. (...) I'm not part of no movement.

This extract of an interview he gave is a turning point regarding Dylan's definition of his role as a singer. Dylan's refusal to be perceived as "the voice of his generation" writing "finger-pointing" songs, "anthems", seems to have begun in the mid-1960's, in the years 1963-64. Bob Dylan wished to avoid being categorized as a "protest singer", not only because he felt that this expression was mutilating and over-simplistic to describe his work, artistically speaking, but also because he was afraid of being instrumentalized by political movements. In other words, he maybe did

not wish to be "manipulated", and neither did he, perhaps, wish to become a "preacher", a moralizer, dictating what his audience should do through Manichean lyrics. What is certain is that Dylan's "strange" attitude generated misunderstandings and violent reactions among his public. For example, during Bob Dylan World Tour of 1966, in Liverpool, an angry fan yelled at the singer "Where's the poet in you? What's happened to your conscience? ", to which Dylan ironically answered "There's a guy out there looking for a Saint." Dylan was accused of being a "traitor", a

"phoney". In Manchester (17 May 1966), he was even called a "Judas" by a member of the audience. There was the feeling that Dylan was, in a way, betraying his political involvement, if not betraying civil right movements, by choosing deliberately to write no more "protest songs", but instead to dedicate himself to the writing of poetic, more personal and introspective ballads. However, some of his lyrics, though less politically charged in comparison with the album *The Times They Are A-Changing* (1964), still addressed social issues.

The release of *The Times They Are A-Changin'* in January 1964 contributed to make of Bob Dylan "the voice of his generation". "Protest songs" such as "'The Times They Are A-Changin'", "The Lonesome Death of Hattie Carroll", "Only a Pawn in their Game" or "North Country Blues" addressed social issues such as racism, prejudices, war, and justice. Dylan was therefore "crowned the laureate of a social movement". Before changing his mind and rejecting the responsibility of being a "spokesman", some interviews show that the pop-singer had not always been against the idea.

"There are so many lies that have been told, so

many things that are kept back. Kids have a feeling like me, but they ain't hearing it no place. They're scared to step out. But I ain't scared to do it man.", Dylan told a journalist, for instance. However, his attitude changed. 'My Back Pages' offers an in-depth opportunity to examine Dylan's motivations to refuse this role.

'My Back Pages' is a song, released in 1964 on the album *Another Side of Bob Dylan*. There is no harmonica, but only an acoustic guitar accompanying Dylan's sensitive and tormented voice, which makes it sound more personal, and introspective. His voice may be described as confessing. The ly-

rics are sung rather slowly, and there is the feeling, when one listens to the album version, that Dylan takes his time to express and explain his new position towards "protest songs". He mocks himself, but also his idealism. This song may be regarded as Dylan's explanation to refuse to be "a spokesman". In other words, this song can be seen as an autobiographical work.

*Ah, but I was so much older then
I'm younger than that now*

The repetition of this paradoxical and eye-catching expression after every stanza tends to emphasize, in poetical terms, the idea that the author has lost his certitudes regarding politics. The image of "youth" may refer to Dylan's acceptance of doubts. Indeed, there is the idea that having doubts and hesitations is preferable to being adamant and judgmental about social issues and politics. The singer seems to affirm the fact that "knowing nothing" is preferable to false certitudes. Mike Marqusee explains, in *The Politics of Bob Dylan* "Ex-radicals usually ascribe their evolution to the inevitable giving-way of rebellious youth to responsible maturity. Dylan reversed the polarity. For him, the retreat from politics was a retreat from stale categories and second-hand attitudes. The refrain encapsulates the movement from the pretence of knowing it all to the confession of knowing nothing". Dylan's position here tends to break with his early 1960's position. In "My Back Pages", he mocks how he was, and how he felt. He ironizes on what he used to say, using grandiloquent, idealistic expressions, "romantic facts of musketeers". For instance, he uses phrases referring to what he used to believe in, such as "Rip down all Hate" "life is black and white", "liberty is just equality in schools". The use of the past to mention these thoughts allows him to distance himself from who he used to be ("said I", "I screamed", "I spoke the word"), in order to affirm that he is no longer as naïve, idealistic.

*Fearing not that I'd become my enemy
In the instant that I preach*

The hyperbole here emphasizes Dylan's idea that he was becoming, without realizing it, similar to his opponents: authoritarian, Manichean, contradicting his very values. As Mike Marqusee puts it, "alarmed by the discovery of authoritarianism at the heart of the movement for liberation (and within himself), [Bob Dylan] rebels against the left's self-righteousness." The verb "preach" chimes in strikingly with Dylan's statement in a recent interview in which

he said "People call you prophet, savior, but I've never wanted to be a prophet or a savior (...) [my songs], they are songs, they are not sermons." During the Beverly Hills Conference of 1965, he went as far as arguing that "Songs can't save the world, I know that". It seems that Dylan mentions here the idea that he felt his political investment led him to betray his values without realizing it.

*When abstract threats
Too noble to neglect
Deceived me into thinking
I had something to protect...*

*Good and bad, I define these terms
Quite clear, no doubt, somehow*

In this extract, what is right or wrong remains unclear, undefined, vague. There is an ironical contradiction when the singer says he used to be able to "define" "good and bad". The contradiction is built on a rhetorical figure, which is an accumulation. Indeed, "quite clear, no doubt, somehow", refers to the idea that Dylan's definition of "good and bad" was on the contrary unclear, and questionable. It is interesting to notice that "good and bad" are not the only terms that happen to be vague and hard to define. Dylan also mentions "abstract threats", positively characterized as "noble" ("too noble to neglect"), but which reveal to be "deceiving". The assonance in [e] ([Deceived/ me/ into / thinking/ something) tends to insist on the disappointment of the singer. In Dylan's metaphor "Equality I spoke the word/ As if a Wedding Vow", again, the notion of "equality", despite its attraction, tends to be empty of content, meaningless. The sense of intellectual concepts such as "good", "bad", "equality", "equity", seems difficult to capture. Dylan may here criticize the manipulation of such notions. Dylan also refused the idea of being "manipulated" by the New Left Community. At the Tom Paine Award Ceremony, where Dylan was rewarded, drunk, he made a speech, in which he denounced the movement as bogus, artificial, and "phoney". This speech has become his "declaration of independence from politics", allowing him to develop his lyrical talent in new directions.

Indeed, Dylan's intent, when he affirmed that he did not wish to see his work categorized as "finger-pointing" may also be explained by the fact that this stance was to a certain extent artistically and poetically limited and unsatisfactory. According to Marqusee, "Dylan's break with politics and the movement that had been his first inspiration unleashed his poetic and musical genius; it freed him to explore

an inner landscape. His lyrics became more obscure; coherent narrative was jettisoned in favor of carnivalesque surrealism (...). Influenced by the Beat Movement, as well as by French poet Arthur Rimbaud, and by Italian movie-maker Federico Fellini, Dylan's lyrics get away from topical songs, and embrace a new lyricism, visible in the song "Mr Tambourine Man" from the album *Bringing All Back Home* (1965). This song tells the story of a narrator asking the mysterious Tambourine Man to "play a song" for him.

Dylan's dreamy voice, as well as the gentle guitar chords (one acoustic and one electric) create an ethereal and slightly nostalgic atmosphere, far from any political matters. Throughout the song, one may notice the recurrence of "sleep" as a theme, and the idleness of the narrator ("I'm not sleepy and there is no place I'm going to/ (...) Left me blindly here to stand but still not sleeping/ My weariness amazes me (...) / I have no one to meet"). The "magic swirlin' ship" may be a reference to Rimbaud's famous poem "Le bateau ivre". The desire to hear the Tambourine Man playing might be interpreted as an illustration of music's power. Music is presented as the only element which would enable the narrator, sunk into deep reflections, to escape from a bleak reality and from boredom. There is something magical and mysterious about the music, described in a beautiful metaphor as a "spell" creating sublime landscapes imagined by the narrator:

*Then take me disappearin' through the
smoke rings of my mind
Down the foggy ruins of time, far past
the frozen leaves
The haunted, frightened trees, out to the
windy beach
Far from the twisted reach of crazy
sorrow
Yes, to dance beneath the diamond sky
with one hand waving free
Silhouetted by the sea, circled by the
circus sands
With all memory and fate driven deep
beneath the waves
Let me forget about today until tomor-
row*

The poetical expressions "the smoke rings of my mind", the "foggy ruins of time", the "frozen leaves", the "haunted frightened trees", the "twisted reach of crazy sorrow" insist on the narrator's melancholy in an unfriendly and melancholic world in which cold, darkness, and smoke dominate. There is a stark contrast between these words and those that

would be generated by the Tambourine Man's song. Indeed, his music is linked with the images of a "windy beach", of a "dance beneath the diamond sky with one hand waving free/ silhouetted by the sea/circled by the circus sands". Sounds patterns are here numerous and emphasized by Dylan's intonations. One may lay stress for instance on the assonance in [e] ["disappearin'", "foggy", "leaves", "trees", "windy", "crazy", "free"], the internal rhyme ["mind", "time"], the [f] alliteration ["foggy", "far", "frozen", "frightened", "far", "free"] : all those figures create a feeling of liberty. It seems that the narrator asking for a song had managed by himself to escape from his dull reality. His reverie tends to transfigure the reality into something as beautiful and pure as "a dance beneath the diamond sky". Bob Dylan's work here is clearly less literal and much more poetic and literary. Therefore, one could argue that Dylan's poetical interest and skills may be one of the reasons why he chose to step away from politics and "protest songs".

Dylan's attitude towards his "protest songs" seems very ambiguous, and sometimes even paradoxical. Trying to understand Dylan's position is all the more difficult and problematic as the folk-singer has an "ever changing persona". He tends to remain what the critic described as "an ineffable enigma". What is fascinating, though, about Bob Dylan, is that while he affirmed that he would not write "protest songs" anymore, that does not mean that he has not carried on addressing burning social issues in his work. In songs such as "Highway 61 Revisited" (1965), "It's Alright Ma (I'm Only Bleeding)" (1965), or later "Union Sundown" (1983) and "Political World" (1985), one may find harsh criticisms against what is described as our consumerist culture. For instance, in "Union Sundown": "Capitalism is above the law/It say "it don't count 'less it sells" (...) Democracy don't rule the world/ (...) / This world is ruled by violence". Or in "It's Alright Ma (I'm Only Bleeding)": "Made everything from toy guns that spark/ To flesh-colored Christs that glow in the dark/ It's easy to see without looking too far/ That not much/ Is really sacred".

There are also numerous attacks against what is presented as a mad and unregulated Capitalism, or against the war industry. Dylan denounced hypocrisy, greed, corruption in (some of) his songs, even after the 1964 events. He "no longer preached but [his songs] did show others how to live and how to survive in modern America: how to evade authority (...) how to keep running and keep independent and true to oneself." as the critic A. Gamble states, describing Dylan's work as "road maps for the soul".



Le Tertre.

Lac de montagne, Pyrénées.

Valentin BAILLARD

Continue à creuser fiston...

TEXTE : Alexandre LEGAY et Valentin BAILLARD



Patrick Watson
Adventures in Your Own Backyard
Avril 2012
Secret City Record

Patrick Watson c'est de l'évasion de la plus belle manière possible. Vous vous êtes levé tôt un matin de printemps, le soleil est levé et vous, vous marchez pieds nus sur de la pelouse encore toute recouverte de rosée en profitant de la chaleur du soleil. C'est ce genre de moment hors du temps que vous offre Patrick Watson avec son album *Adventures in your own Backyard*. Piano, xylophone et cordes sont là pour accompagner le principal instrument de l'album : sa voix, avec sa simplicité et ses envolées, qui vous enveloppe, vous emmène dans ce jardin couvert de rosée, ces endroits un petit peu secrets et à l'abri de tout. **AL.**

Ne mâchons pas nos mots, nous qui écrivons cet article : nous vouons une admiration sans limite à Patrick Watson. La voix est une merveille, les arrangements sont à pleurer de joie, enfin, si les mélodies restent simples - pour être poignantes - elles parcourent des harmonies et des accords tout droit sortis de vos rêves. *Adventures In Your Own Backyard* ne fait pas exception. Au contraire, l'album, disposant d'une cohérence rare dans ses pistes et leur agencement - cette descente du début de *Lighthouse*, quelle ouverture somptueuse! - mérite peut être la place de chef d'œuvre du groupe québécois. Il sait faire évoluer une musique épique (deuxième partie de *Lighthouse*) vers une

ballade amoureuse (*Into Giants*), en passant par des relevées presque rock (*Step Out For A While*), ou de profondes ouvertures instrumentales (*Swimming Pools*), le tout souvent mêlé au sein des mêmes pistes. Grandiose et intime à la fois. La voix de Patrick, les guitares électriques, sèches, le piano, le violon et cette trompette triomphale vont résonner longtemps après la fin de l'écoute. **VB.**



Ewert and the Two Dragons
Circles
février 2015
Sire Records

Ewert and the two Dragons est un groupe composé de 4 estoniens, très connus dans leur patrie natale. *Circles* est un album de pop-folk qui vous invite à prendre la route en voiture et parcourir des kilomètres dans une vieille carlingue. Parcourir les petits villages, les champs de blés, les paysages tout ça... Bref c'est bucolique. Une voix profonde sans être une voix de basse, une rythmique obsédante et une mélodie pleine de détours et de surprises, sans oublier les quelques petites notes légères et discrètes distillées par xylophone : c'est ce qui permet à Ewert and the two Dragons de vous emmener en voyage. **AL.**

Un petit délice d'équilibre, de complétude. La voix est claire et les mélodies sont assez souples pour intégrer bon nombre de jeux de sons et d'instruments différents, en gardant une indéniable

fraîcheur du début à la fin. *Million Miles et Pictures* valent le détour à elles seules : deux envolées maîtrisées, enchâssées d'éclats grandioses. Les autres chansons se laisseront parfois plus aller à la douceur, mais le tout se compose de cette même ingéniosité d'occupation de l'espace du son. Une présence, subtile, apaisante, à laquelle il faudrait presque savoir s'habituer. En effet, ce travail d'orfèvre ne dévoile pas ses détails au premier coup d'œil. À écouter plusieurs fois donc. **VB.**



Asaf Avidan
Golden Shadow
Janvier 2015
Telmavar Records

Asaf Avidan, on pensait bien le connaître, on pensait qu'il nous en avait envoyé plein la vue avec son précédent *Different Pulses* avec sa voix si caractéristique, à vif, puissante et fragile. Mais Asaf Avidan contorsionne encore une fois sa voix pour nous surprendre de nouveau avec un album plus folk que le précédent mais qui ne perd rien de sa manière de promener sa voix, de la faire s'élever, plonger, voyager et elle est accompagnée par des chœurs discrets mais d'une justesse émouvante. Contrairement à la fois précédente, on alterne ici en permanence entre les ballades à envolées comme la chanson éponyme et les chansons assénées et plaquées comme *The Jails That Set You Free*. Bref vous avez encore gagné un tour gratuit. **AL.**

Le danger des voix exceptionnelles est de trop

...et tu pourras bientôt apercevoir les nuages.

se reposer sur elles-mêmes pour satisfaire une audience, qui malgré tout s'en lasse. Et pourtant, Asaf Avidan prouve ici (encore) que l'on peut ériger des monuments musicaux à répétition. Inutile de citer l'ensemble des musiques de l'album : elles sont toutes proprement irremplaçables... La plume, la voix et les instruments passent par tant de registres et si brillamment qu'on se demanderait presque s'il est bien nécessaire d'écouter autre chose que cet album. Rock, pop, folk, blues, le tout se mélange allègrement, et si le merveilleux israélien sait être à l'aise sur les sons electro-rock de *The Jail That Sets You Free*, il se montre réellement poignant en privilégiant les ballades ou les guitares sèches. C'est entraînant ou profond, mais toujours magnifique. Puis, à la fin, on se dit : «Putain, il a quand même une sacrée voix...» **VB.**



Leon Vynehall
Music for the uninvited
Mars 2014
3024 Records

Leon Vynehall, c'est de la house. C'est de la house qui fait exactement tout ce que la musique en général ne fait pas. Elle vous empêche de penser, de vous remémorer des souvenirs auxquels vous pensez dès que vous êtes seul. Le britannique et ses mantras sonores vous hypnotisent, vous obsèdent et vous envoient dans des rêves sans réelles substances, comme si vous envoyiez votre esprit dans un énorme nuage qui le transporte dans un cocon

vers des hauteurs inexplorées. Un lâcher prise à la fois apaisant et angoissant. **AL.**

Pour vous situer l'esprit, il s'agit du premier album de l'artiste, n'ayant auparavant sorti qu'une poignée d'EP, et pourtant, *Goodthing*, deuxième musique de l'album, est citée par Pitchfork à la 64ème place du classement des 100 meilleures musiques de 2014. Que l'on aime ou non le travail de ce cher Leon, on sait reconnaître, à la première écoute, que le producteur anglais aime le travail bien fait. La musique de l'homme est léchée comme une sorbet citron en plein mois d'août. Les sonorités sortent droit d'un vieux grenier de vinyles de house passés à la polisseuse (on pensera à ces charlestons et hi-hats clairs comme des soufflées de sable sur la tête). On oscille ici entre la joie ensoleillée (*It's Just (House Of Dupree)*) et les échos d'un film contemplatif et nocturne, remplis de formes mouvantes et familières (*St Sinclair*), et ce sans jamais se départir de cette inégalable fraîcheur. Ça se danse ou ça se savoure comme un lait chaud au miel, c'est simple : on dirait de la magie. Parcourir cet album est comme découvrir une autre face du son. Du génie ce Leon. Du génie. **VB.**

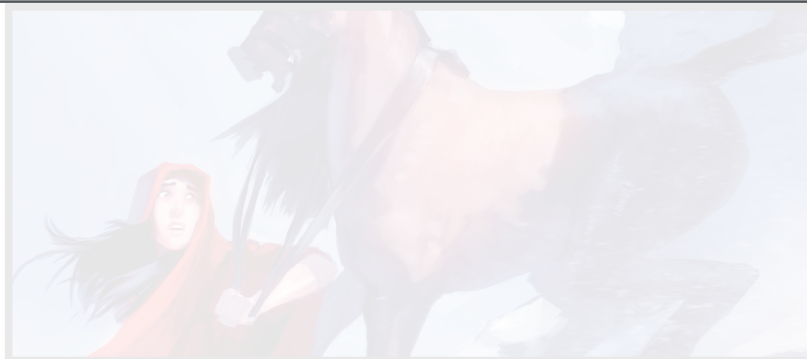


Stray Cats
Stray Cats
1981
Arista Records

Les Stray Cats, c'est un groupe de rockabilly bien groovier qui s'est trompé d'époque, encore

des mecs qui auraient dû naître 20 ans plus tôt. On sent que les 60's et les 70's sont passées par là puisqu'ils vous compilent sur un disque (leur premier) une énergie assez incroyable allant de tubes en tubes entre *Rock This Town*, *Stray Cats Strut* ou encore *Runaway Boys*. C'est un peu comme si les chats de gouttière musiciens des Aristochats avaient découvert au fin fond de leur baraque délabrée un 33 tours d'Elvis ou de Buddy Holly et étaient revenus rien que pour vous faire devenir un chat. **AL.**

Du rock and roll. Du rockabilly en fait. Une guitare, une caisse claire, une cymbale, une contrebasse, un chanteur. C'est tout. Autant vous dire que ce qui (a) fait vivre ce genre de musique est son énergie. Et bon sang, il y en a, simple et efficace. En effet le groupe américain dégage une vraie émotion ; qu'elle soit frivole ou plus grave, ça donne toujours envie de secouer ses hanches. D'un *Runaway Boys* sorti d'une rave dans une cave, aux bonnes vieilles vibrations d'un *Jeanie, Jeanie, Jeanie*, en passant par les pulsations rock-ballades de *Storm The Embassy* ou *My One Desire* et les accents swing de *Wild Saxophone*, cet album est un classique. Il a eu son heure de gloire au hit-parade en 1981. Il serait désormais de bon goût de passer ce «vinyle» sur la platine que vous aurez savamment disposée au centre de votre séjour, portes et fenêtres ouvertes. Une saveur d'été. **VB.**



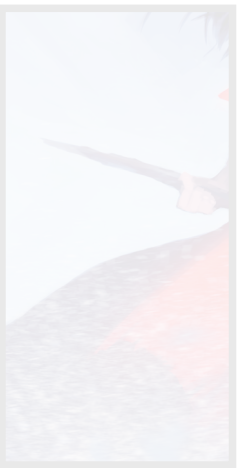
**VOUS DÉSIREZ
CONTRIBUER
À LA NRC ?**



Que ce soit pour rejoindre le comité éditorial ou pour nous faire part de vos articles, vos chroniques, vos photos, vos dessins, vos bandes dessinées ou toute autre idée de contribution, adressez-vous à l'adresse suivante :

NRC@CAMPUS.ECP.FR

N.B. : Nous nous réservons la décision finale de publication.



*Achevé d'imprimer en avril 2014 à l'imprimerie CHIRAT
744, rue de Sainte-Colombe
42540 Saint-Just-la-Pendue, FRANCE*

GRATUIT
quadrimestriel

Rédacteurs en chef
Baptiste BARREAU
Alexandre LEGAY

Directeur de la publication
Thibault PRUNET

Comité éditorial
Valentin BAILLARD
Baptiste BARREAU
Bertrand CAPLOT
Flavien HARDY
Thibaud MILLOTTE
Alexandre LEGAY
Thibault PRUNET

Mise en page
Valentin BAILLARD
Baptiste BARREAU
Bertrand CAPLOT
Flavien HARDY
Alexandre LEGAY
Thibault PRUNET

Couverture
Cédric KUI

Contact
nrc@campus.ecp.fr

Site Internet
<http://nrc.campus.ecp.fr>

Revue éditée par
La Française de Financement et d'Édition

**NE PAS JETER
SUR LA VOIE
PUBLIQUE**

CENTRALE
bureau des Arts
ÉCOLE CENTRALE PARIS

ISSN : 2261-1711

